

# **Un nouveau bonheur**

**Inconnu(e)**

VISIT...

LANZAROTE  
*Caliente*.COM



POUR HOMME

# Barbara Cartland

*Un nouveau bonheur*



JAI  
LU

POUR TOUS

# Barbara Cartland

*Un nouveau bonheur*



# R

## ésumé :

Le comte Herbert d'Avondale traverse la pièce et se campe devant la cheminée.

- Manella, ton père m'a laissé pour ton entretien un bien maigre pécule. J'ai donc décidé que tu épouserais le duc de Dunster.

- Mais il est vieux! Très vieux!

- Certes, mais il est duc, et il possède une immense fortune.

L'oncle Herbert ricane. Il n'y a pas à discuter : sa nièce est belle et fera le riche mariage dont il profitera pour satisfaire ses goûts de luxe.

Pour Manella, une seule solution: la fuite. Sur son cheval Hero et avec Flash, son fidèle setter, la voilà partie sur les routes de l'aventure.

Mais, en ces temps troublés, brigands et aigrefins pullulent.

Bien des pièges la guettent. Saura-t-elle leur échapper et trouver le chemin du bonheur ?

- J'ai vendu Flash, lança le comte d'Avondale d'un air désinvolte.

Manella, incrédule, demanda d'une voix hésitante :

- Flash... mon chien ? Oncle Herbert, vous ne l'avez pas vendu ? C'est impossible !

- Tout à fait possible. Ton père l'avait emmené à la chasse l'autre jour. Lord Lambourne a été très impressionné, d'après ce qu'on m'a dit, par sa rapidité et son intelligence. Si tant est qu'on puisse parler d'intelligence à propos d'un chien.

- Mais il m'appartient ! Et père l'aimait beaucoup. Flash est à moi !

Son oncle la dévisagea longuement avant de demander d'un air insolent :

- C'est écrit quelque part ?

- Non, bien sûr que non. Quand père me faisait un cadeau, il ne rédigeait pas de contrat.

Mais Flash a toujours été à moi !

- Il ne te sera d'aucune utilité à Londres, répliqua le comte. D'ailleurs il n'y a plus à discuter.

Lord Lambourne vint le chercher demain après-midi.

Manella ne put retenir un cri.

- Vous... Vous ne pouvez pas me faire ça, oncle Herbert ! Je refuse... Je ne le permettrai pas !

Je ne veux pas perdre Flash !

Le comte d'Avondale traversa la pièce et se campa devant la cheminée.

- Soyons clair, Manella, je ne me répéterai pas. Ton père m'a laissé pour ton entretien une fort maigre fortune. Mais il t'a confiée à ma responsabilité. J'aimerais que tu comprennes bien ceci : désormais, c'est moi qui décide de ce qui est bon pour toi. Et je compte sur ta reconnaissance.

Elle ne répondit pas. Son oncle poursuivit :

- Je me suis déjà donné beaucoup de mal pour toi. J'ai pris des dispositions pour que tu puisses passer ta première saison à Londres et la duchesse de Westmoore m'a donné son accord pour te servir de

chaperon.

Manella ne connaissait pas la duchesse de Westmoore. Tout au plus se souvenait-elle qu'on la disait très belle, et auréolée d'une réputation sulfureuse. Son père disait aussi qu'Herbert, son frère, «se conduisait avec elle en parfait imbécile ».

Mais elle garda ses réflexions pour elle.

- La plupart des jeunes filles seraient folles de joie à l'idée de recevoir la protection de madame la duchesse et d'être introduites par elle dans le monde. Ce qui m'amène d'ailleurs à t'annoncer que je t'ai trouvé un époux.

Manella sursauta.

- Sans vouloir vous offenser, oncle Herbert, dit-elle, je n'ai aucune envie que vous me trouviez un époux. Quand je me marierai, ce sera par amour.

Le comte éclata de rire. Cette remarque lui semblait du dernier comique.

- Les mendiants ne choisissent pas, ma chère nièce, rétorqua-t-il. Il se trouve que j'étais au White's Club, la semaine dernière, quand le duc de Dunster y est passé.

- Le duc de Dunster était un ami de papa... -Je le sais. Et je sais aussi qu'il donnerait n'importe quoi pour avoir un héritier.

- Mais il est... vieux! Très vieux! J'ai du mal à croire que vous... envisagiez de me faire épouser le duc..., fit Manella d'une voix hésitante.

- Qu'importe l'âge, ma chère petite ? Il est duc. Il est richissime. Et si tu as la chance de l'épouser, ton avenir est assuré.

- Mon Dieu ! Avez-vous perdu la raison ? Comment accepterais-je de me marier avec un homme assez âgé pour être... mon grand-père?

- Certes, ironisa Herbert, le duc ne pratique plus guère la chasse. Mais son fils, son futur fils, chassera pour lui. Et avant que tu ne m'irrites vraiment, Manella, laisse-moi te faire remarquer, une fois de plus, que je suis ton tuteur légal. Tu me dois obéissance et si je dis que tu épouseras le duc, tu l'épouseras !

Manella perdit soudain son apparente patience, et d'une voix qui contenait mal une véritable fureur s'exclama :

- Dans ce cas, il faudra me traîner de force devant l'autel ! Et lorsque j'y serai, je peux vous jurer que je me refuserai à cette mascarade !

Une lueur menaçante passa dans le regard de son oncle.

- Je crains, ma chère Manella, que tu n'aies été trop gâtée. Tu es une jolie jeune fille, incontestablement. Mais, à moins que tu ne préfères la misère et la faim, tu obéiras très scrupuleusement à mes ordres.

Il se dirigea vers la porte.

- Je vais maintenant informer Glover que lord Lambourne prendra Flash ici demain après-midi. Je compte bien lui vendre aussi deux des chevaux de ton père. Les autres sont tout juste bons pour la boucherie.

Et il sortit en claquant la porte.

Pendant un instant, Manella resta figée, le regard fixe. Elle avait du mal à croire aux menaces du comte. Sans doute s'agissait-il d'une mauvaise plaisanterie ? Ou d'un cauchemar ? Comment le propre frère de son père pouvait-il se montrer si cruel, si impitoyable ?

Comment pouvait-il lui enlever Flash, son compagnon de toujours ? Le petit setter folâtre était devenu, avec les années, un splendide animal, puissant et élégant. On admirait sa robe blanche tachetée de noir, si souple, soyeuse et ondoyante. Il n'avait jamais quitté Manella, poussant la fidélité jusqu'à l'accompagner dans la maison et à dormir dans sa chambre.

Quand son oncle avait, pour la première fois, évoqué l'idée de s'installer à Londres, elle n'avait pas une seule seconde imaginé que ce serait sans Flash !

Ainsi, elle allait quitter la maison où elle était née, où elle avait vécu, perdre Flash et Hero, le cheval qu'on lui avait donné et qu'elle avait toujours monté... Car parmi les deux montures qui pouvaient intéresser lord Lambourne, se trouverait inévitablement Hero.

Et, pour couronner le tout, son oncle projetait de lui faire épouser un vieillard ! Un homme décrépît qui réclamait d'une femme qu'elle lui fabrique un héritier !

L'horreur de sa condition la submergea. Elle eut soudain envie de pleurer, de sangloter jusqu'à l'épuisement, mais se ressaisit. Il ne fallait pas céder à la panique. Rassemblant son courage, elle envisagea froidement sa nouvelle situation. Il fallait trouver un moyen de fuir, d'échapper à la prison qui se refermait sur elle, à ces brumes malsaines qui la faisaient suffoquer.

Elle leva les yeux vers le portrait de son père, au-dessus de la cheminée. Il était tout jeune homme lorsque le tableau avait été exécuté, par un de ces artistes familiers de la cour du prince de Galles, avant que celui-ci ne devienne prince régent.



À la différence de son oncle qui n'avait jamais été et ne serait jamais gentleman, le sixième comte d'Avondale, son père, était un homme d'une grande distinction et d'une éducation parfaite. Lui, il avait été l'exemple même du gentilhomme anglais. Et souvent, alors qu'elle était très jeune encore, l'extraordinaire contraste que formaient les deux frères l'avait frappée.

Elle se souvenait encore du jour où avait été adressée à son père une facture astronomique que le cadet s'avérait incapable d'honorer. Le comte d'Avondale avait maugréé :

- Hélas ! Dans chaque famille on trouve un «mouton noir». Il semblerait qu'Herbert fasse de son mieux pour les surpasser tous en noirceur.

Il était arrivé plus que fréquemment au comte d'avoir ainsi à régler les dettes de son frère. Et si leur situation financière avait été si délicate, les extravagances d'Herbert en étaient en grande partie la cause.

Bien sûr, la guerre n'avait pas arrangé les choses.

Bon nombre de métayers, à qui ils louaient des maisons et des terres, avaient dû les quitter : ils n'avaient plus les moyens de payer. Le comte n'avait cessé de baisser leurs loyers mais ses efforts étaient restés vains. D'un autre côté, certaines fermes avaient prospéré: le pays ne recevait plus de produits importés, et l'Angleterre fonctionnait en autarcie.

Mais dès la fin de la guerre, alors que recommençaient les importations, elles en avaient subi le contrecoup. De nombreuses banques des comtés avaient même dû fermer leurs portes.

- Si seulement papa était encore parmi nous ! se désespérait Manella.

Une attaque l'avait terrassé à l'automne précédent, et le titre était revenu à Herbert, le mouton noir, le vaurien. Pour lui, c'était une opportunité inespérée, une chance miraculeuse, au point qu'il avait eu du mal à paraître triste et solennel aux funérailles de son frère.

C'était lui, désormais, le nouveau comte d'Avondale. La cérémonie était à peine terminée qu'Herbert tournait dans la maison en quête d'objets à vendre. Malheureusement pour lui, la plupart des peintures et du mobiliers qui étaient rattachés au titre, au domaine, et qui pouvaient être cédés. Sans égard pour la peine de sa nièce, il avait même déclaré :

- Je vais enfin pouvoir me trouver une riche épouse.

Manella n'avait rien répondu. Herbert avait contemplée en ricanant :

- Ne prends pas tes grands airs! Tu sais aussi bien que moi que ton

père était au bord de la ruine. Et j'ai dû en supporter les conséquences pendant des années et des années ! (Face au silence glacé de sa nièce il se tut un moment, avant de poursuivre ses chimères.) Un comte, même pauvre, est quelqu'un. Tandis qu'un fils cadet sans titre ni position... Crois-moi, je saurai en tirer parti !

- En ce cas, oncle Herbert, avait répondu Manella avec raideur, j'espère que vous trouverez quelqu'un avec qui vous serez heureux.

- Je serai heureux avec n'importe quelle femme, si elle est riche !

Il était parti pour Londres, emportant avec lui un certain nombre de bibelots qu'il comptait vendre. Entre autres, des porcelaines de Sèvres auxquelles sa mère tenait beaucoup.

Manella avait tenté de l'en empêcher.

- Ne sois pas ridicule ! avait rétorqué son oncle. J'ai besoin d'argent. Et c'est dans ton intérêt, plus que dans le mien que je compte rouvrir la résidence des Avondale à Berkeley Square.

Manella l'avait dévisagé avec étonnement.

- Comment pourriez-vous vous le permettre ? Papa a toujours dit qu'il revenait terriblement cher de l'entretenir. Il faut beaucoup de domestiques !

- J'en suis bien conscient. Aussi allons-nous quitter cette maison. Je n'y laisserai qu'un personnel réduit, pour le cas où je souhaiterais y donner une réception.

Voyant la consternation se peindre sur le visage de Manella, il avait ajouté, cynique :

- Il faudra bien l'impressionner, cette riche épouse ! Si je veux lui faire visiter la demeure ancestrale des Avondale, je ne dois pas la fermer complètement.

Il était resté si longtemps à Londres que Manella s'était mise à espérer qu'il avait changé d'avis. Une fois de plus, tout n'aurait été que paroles en l'air. Peut-être, aussi, avait-il dû se rendre à l'évidence: les femmes riches ne se jetaient pas à sa tête pour l'épouser.

Malheureusement, il était rentré la veille sans crier gare et, à l'instant où il avait franchi le seuil de la maison, Manella s'était recroquevillée. Le changement de son oncle l'avait impressionnée : il était arrivé dans un phaéton flambant neuf, tiré par des chevaux de race.

Et s'il n'avait pas acquis la distinction de son frère, du moins était-il habillé avec élégance -

mais une ostensible élégance. Certes, Manella l'avait trouvé toujours aussi déplaisant et insignifiant, mais elle avait voulu croire qu'il était parvenu à ses fins. Après tout, son mariage allait l'occuper, elle le verrait moins souvent et pourrait peut-être retrouver un peu de tranquillité.

C'est alors qu'il lui avait détaillé son programme. Le choc l'avait hébétée.

Elle se laissa tomber à genoux devant la cheminée et passa ses bras autour du cou de Flash, allongé sur le tapis.

- Je ne veux pas te perdre... Jamais ! On dit que lord Lambourne est très dur avec ses chevaux et ses chiens. Oh, Flash, Flash, comment pourrais-je trouver le sommeil si je sais que tu dors dans un chenil glacé, sans comprendre pourquoi je ne suis plus avec toi ?

Des larmes roulèrent sur ses joues. Elle les chassa d'un geste impatient.

- Il faut que je réfléchisse. Que je trouve une solution. Oh, Flash ! dis-moi ce qu'il faut faire.

Parce qu'il comprenait son désespoir, le chien lui lécha le visage et, nichant son museau sous son coude, la força à la serrer dans ses bras encore plus fort.

- Je ne veux pas te perdre, répéta-t-elle entre deux sanglots étouffés. Si je dois aller à Londres pour épouser ce vieillard horrible... je préfère mourir !

Malgré sa détresse, elle était assez lucide pour percevoir le ton mélodramatique de cette déclaration. Néanmoins, elle exprimait la stricte vérité.

Comment survivre sans Flash ni Hero ?

Elle avait déjà eu le malheur de perdre sa mère, puis son père. Ses deux parents qu'elle adorait. La mort de son père l'avait plongée dans la désolation : elle était désormais seule au monde. Elle avait eu l'impression que sa vie se figeait. Elle n'avait plus d'avenir. Devant elle s'étendait un immense trou noir.

Mais même dans ses pires cauchemars, elle n'aurait pas imaginé son oncle assez cruel pour la séparer des seuls êtres qui lui restaient, son chien et son cheval. Ni qu'on l'enverrait à Londres, sans même lui demander son avis, épouser un vieil homme qu'elle détestait !

- Je n'irai pas... je n'irai pas !

Elle se redressa pour contempler le portrait de son père. À cause de la détermination avec laquelle elle avait parlé, et parce qu'elle s'était levée, Flash crut qu'elle projetait une promenade. Il bondit vers la porte.

Manella le suivit des yeux et s'exclama :

- Tu es en train de me dire ce qu'il faut faire! Oh, Flash, comme tu es intelligent! Pourquoi n'y ai-je pas pensé toute seule ?

Elle se leva à son tour et lui ouvrit la porte. Le chien sortit aussitôt et elle le suivit.

Dès cet instant, Manella prépara sa fuite.

Elle essayait de rester calme, de maîtriser son appréhension pour réfléchir: comment gagnerait-elle sa vie, lorsqu'elle serait seule ?

Comment se cacherait-elle pour que son oncle ne la retrouve jamais ?

Lorsqu'elle revint dans sa chambre, elle s'assit devant le miroir et se contempla, comme pour demander à son reflet de lui expliquer la démarche à suivre et de la guider. Elle avait passé toute son existence à la campagne. Durant la guerre, la vie mondaine chez les Avondale avait été quasiment inexistante : très peu de voisins leur avaient rendu visite, aucune soirée n'avait été donnée.

Elle ne soupçonnait donc pas son propre charme, pourtant puissant, ni même sa beauté saisissante. Peu après la mort de son père, elle avait surpris son oncle qui l'étudiait d'un œil critique.

- Vous me mettez mal à l'aise, oncle Herbert! avait-elle fini par s'exclamer. Ai-je un bouton sur le nez ?

- Je me disais simplement, avait lentement répondu le tout nouveau septième comte d'Avondale, que tu es une très jolie jeune femme. Indéniablement, tu supportes largement la comparaison avec les portraits des comtesses d'Avondale qui ornent le couloir. Pourtant, de tout temps, elles ont été considérées comme de véritables beautés.

Surprise, Manella avait timidement répondu:

- Merci, oncle Herbert. Il me semble que c'est le premier compliment que vous m'adressez.

Il n'avait rien dit.

Mais quelque chose dans son regard avait troublé et même inquiété Manella. Elle avait eu l'étrange impression que cette beauté, qu'il remarquait seulement, lui donnait des idées, et même, qu'il cherchait comment en tirer profit. Et elle comprenait maintenant en quoi elle lui

avait été utile : il s'en était servi pour négocier son mariage avec un riche vieillard.

Car la beauté, quoique importante, comptait moins en société que la fortune. Son oncle, lui, voulait vivre dans le grand monde. Souvent, elle avait entendu son père maugréer:

- Je ne comprends pas pourquoi mon frère tient tant à rester à Londres! Qu'y fait-il donc ? Il se moque de nos terres, il n'y met jamais les pieds. D'ailleurs, il a toujours été mauvais tireur.

Ce qui, Manella le savait, le condamnait définitivement aux yeux de son père. Pour lui, un vrai gentleman anglais se devait d'aimer la campagne et les sports de campagne ; monter les meilleurs chevaux et tirer à coup sûr les gibiers les plus insaisissables.

Parfois, quand certaines de leurs relations londoniennes venaient leur rendre visite, Manella entendait les confidences faites à son père à propos de son frère. Ces discussions ne l'intéressaient pas particulièrement. Mais, assise avec eux dans la petite pièce, elle n'avait pu s'empêcher de recueillir certains détails des extravagances d'Herbert.

Des rumeurs couraient sur ses multiples aventures sentimentales. Mais le principal sujet d'inquiétude, pour son père, concernait les dettes de son frère. Car il savait bien qu'en définitive on lui demanderait de les régler, puisque Herbert en était incapable. Le comte n'avait pas le choix : il devait payer, ou bien laisser son frère moisir en prison. Et Manella n'ignorait pas qu'il avait dû ainsi consentir à des sacrifices continuels. Sa fortune était loin d'être inépuisable : il s'était abstenu d'acheter des chevaux, avait congédié un garde-chasse, remis à plus tard des réparations urgentes dans la demeure dont les toitures, très dégradées, laissaient en plusieurs endroits passer la pluie.

- Pourquoi continues-tu à te dévouer à l'oncle Herbert? lui avait-elle un jour demandé.

Il avait eu un sourire sans joie avant de répondre :

- Le sang est plus épais que l'eau, dit-on. Aussi agaçant qu'il puisse être, Herbert n'en reste pas moins mon frère, ma chérie. Et je garde le nom de ma famille en haute estime.

En d'autres termes, il ne pourrait jamais laisser Herbert dans un cachot. Et le vaurien comptait précisément là-dessus.

- Je le hais ! Je le hais ! s'exclamat-elle en s'adressant à son reflet dans le miroir.

Sa chevelure avait la pâleur dorée des lumières de l'aube. Ses yeux immenses étaient du vert d'une rivière dans la forêt. Quelques paillettes d'or y brillaient comme lorsque le soleil effleure la surface de l'eau. Étrangement, ses cils n'étaient pas blonds mais sombres. Une des servantes lui avait dit un jour que son visage ressemblait à un cœur. En s'étudiant maintenant, elle comprenait ce que cette jeune femme avait voulu dire. La plénitude de ses lèvres, la couleur de ses cils étaient dues, selon son père, à cette ancêtre espagnole qui avait épousé le premier comte d'Avondale.

Malheureusement, il n'existait aucun portrait de cette fameuse comtesse et Manella le regrettait souvent. Elle imaginait les raisons les plus folles à cette absence: la famille l'avait peut-être répudiée, elle était peut-être morte très tôt après le mariage...

Une autre étrangère avait, plus récemment, enrichi l'arbre familial : la grand-mère de Manella était française. Elle avait dû beaucoup souffrir de la guerre qui avait opposé sa patrie à son pays d'adoption. Pourtant, si on en croyait son Journal, elle avait été très heureuse en Angleterre. Originaire de Normandie, c'était elle qui avait légué à Manella sa chevelure d'or pâle. Elle lui avait aussi enseigné le français dès son plus jeune âge. Et Manella pratiquait maintenant le français comme l'anglais.

- Mamie ! avait-elle protesté à l'époque où Napoléon mettait le continent à feu et à sang et menaçait d'envahir l'Angleterre, je crois que je ne devrais pas parler la langue de l'ennemi.

- Les Anglais commettent une grave erreur en refusant d'apprendre une autre langue que la leur. Que cela leur plaise ou non, ils devront s'associer avec d'autres pays d'Europe. Et toi, tu te féliciteras un jour de parler français.

Manella avait dû convenir qu'elle avait raison et avait continué à lire, et à parler avec elle «

dans la langue de l'ennemi ».

Sa grand-mère avait aidé de son mieux les émigrés qui, fuyant Napoléon, étaient venus se réfugier en Angleterre. La plupart d'entre eux n'étaient pas rentrés en France durant l'armistice, bien que Napoléon ait promis de les accueillir et de renoncer à des représailles.

Aussi, lorsque la guerre avait repris en 1804, s'étaient-ils trouvés heureux de ne pas avoir répondu à l'invitation du tyran.

- Une honte pour la France !

Tel était le jugement sans appel, prononcé sur le ton du plus souverain mépris, de la grand-mère sur l'Empereur. Elle s'exprimait toujours

avec passion, cherchant à envisager la vie sous un jour positif. Manella se demanda comment elle aurait réagi dans les circonstances présentes.

Elle ne se serait sûrement pas pliée à un mariage dont elle n'aurait pas voulu. Et elle aurait encore moins accepté qu'on vende Flash!

Néanmoins, Manella n'avait pas résolu les problèmes matériels de son existence de fugitive.

- Comment faire ? soupira-t-elle à l'adresse de son reflet.

Puis, après un temps d'abattement, elle se ressaisit.

- Quoi qu'il en soit, Flash a raison. Je dois m'enfuir.

Elle passa le reste de la journée à choisir ce qu'elle devrait emporter et à méditer son plan de bataille. D'abord trouver un moyen pour ne pas mourir de faim, puis un emploi... Ce ne serait pas facile. Elle imaginait sans peine les commentaires des domestiques qui verraient arriver cette postulante à la charge de servante, montée sur un cheval de race et accompagnée d'un magnifique setter.

Bon, je me débrouillerai bien d'une manière ou d'une autre, se dit-elle, bravache. Mais elle avait peur.

Sa fuite allait provoquer un bel imbroglio ! Et si par malheur elle était reprise, ramenée ignominieusement, elle ne doutait pas que son oncle se vengerait d'elle avec la dernière cruauté. Il ne lui épargnerait aucun sarcasme, aucune raillerie, aucune humiliation.

Il se moquerait, avec des airs supérieurs, de sa lamentable tentative. Puis il lui dicterait ses quatre volontés. Il la forcerait à obéir. Il triompherait et ferait d'elle « sa chose ».

À nouveau, elle repensa au duc de Dunster et frissonna. Son père disait de lui que, trop vieux pour participer aux chasses, il était devenu un véritable danger pour les autres chasseurs. Si, à l'époque, il était déjà si vieux, qu'en était-il maintenant ! Comment supporterait-elle qu'un vieillard à cheveux blancs l'embrasse, la touche ?

La mort prématurée de sa mère avait privé Manella - qui avait vécu seule avec son père -

d'un minimum d'éducation sur les « choses de la vie » Elle était restée d'une touchante innocence et n'avait aucune idée de ce que signifiait, dans la réalité quotidienne, être mariée.

Mais elle n'était pas sotte au point de ne pas se douter que cet état entraînait une forte intimité, et que les époux partageaient le même lit.

Ses parents étaient restés très amoureux l'un de l'autre. Quand son père rentrait, après une absence de quelques jours, sa mère courait pour être la première à l'accueillir, au seuil de la maison. Et sans se soucier des domestiques, âgés pour la plupart et qui les servaient depuis des années, ils s'embrassaient passionnément.

Manella avait grandi dans cette atmosphère d'amour. Quand elle songeait au mariage, ce ne lui arrivait pas très souvent, elle imaginait son époux grand et beau comme son père. Et quand elle le regarderait, son visage rayonnerait comme celui de sa mère qui, dans ces moments-là, était encore plus belle qu'à l'ordinaire.

- Tu m'as manqué, avait-elle entendu dire à son père. Un jour sans toi, ma chérie, est interminable.

- Et moi, j'ai compté les heures et les minutes, avait répondu sa mère.

Quand ils s'étaient dévisagés, Manella avait cru ressentir jusqu'aux vibrations qui circulaient entre eux : ils étaient tellement heureux !

Voilà ce que je veux connaître, pensa-t-elle, et je n'épouserai jamais quelqu'un avec qui je ne pourrai pas vivre cet amour-là !

Elle s'en fit le serment.

Puis elle commença à préparer ses bagages.

Tout ce qu'elle emportait devait tenir dans la sacoche de selle : elle devrait s'accommoder de cet espace restreint. Elle hésitait à porter son habit de monte. Il lui fallait des vêtements avec lesquels elle puisse travailler sans être gênée. Mais elle n'avait toujours pas la moindre idée de l'emploi qu'elle pourrait trouver. Pourtant, après être descendue dîner avec son oncle, elle fut certaine que même si elle devrait frotter les parquets et dormir dans un grenier, elle en serait plus heureuse que de vivre avec lui ou avec un homme qu'elle n'aimerait pas.

Il avait rapporté du vin de Londres - il avait découvert à la mort de son frère que les caves étaient presque vides - et ordonné aux serviteurs, à la grande honte de Manella, de lui présenter de la « nourriture décente ». Il leur avait même donné de l'argent pour en acheter.

Pendant son absence, les domestiques avaient assuré l'ordinaire de la maisonnée avec les lapins qu'ils chassaient et quelques œufs de la basse-cour. Ils avaient eu la chance de dénicher un ou deux canards dans la rivière. Et surtout, le potager leur procurait les légumes nécessaires. D'une manière ou d'une autre, ils avaient toujours trouvé de quoi survivre : mais il n'était pas envisageable qu'on achète des provisions.



Manella avait bien conscience d'avoir perdu quelques centimètres de tour de taille, mais il fallait faire avec les moyens du bord. Emily, la gouvernante, qui prenait de l'âge et avait de plus en plus de difficultés à coudre, ronchonnait d'avoir à reprendre ses robes.

Son oncle avait aussi rapporté un pâté. Elle sentit qu'il la guettait et s'obligea à n'en prendre qu'une mince tranche.

- Je me doutais bien que mes repas seraient indignes ici, remarqua le comte sur un ton aigre.

Mais j'ai engagé un excellent cuisinier pour ma maison de Berkeley Square.

Manella tiqua sur ce *ma maison*.

Son père aurait été furieux et blessé d'apprendre que son propre frère fermait la demeure campagnarde des Avondale, là où les comtes avaient résidé depuis trois cents ans, pour s'installer dans cette maison relativement récente - elle avait été achetée par son grand-père.

- J'ai l'intention d'y donner de superbes réceptions. Et, bien évidemment, jusqu'à ton mariage, tu m'aideras à accueillir nos invités.

Il la détailla des pieds à la tête avant d'ajouter:

- Il va falloir que je trouve quelque argent pour Rhabiller de manière décente. Il est hors de question que tu apparaises chez moi dans cette tenue.

Manella haussa le menton.

- Papa aimait que je porte des robes simples, et même si celle-ci a été faite par la couturière du village, elle a été copiée sur un modèle du Ladies Journal.

Un rire épais secoua Herbert.

- Et tu crois pouvoir la porter dans le grand monde ! Mais tu rêves, ma chère petite ! Si tu veux la vérité, tu as tout d'un épouvantail ! Ta coiffure est complètement démodée. Et ta robe, si tu osais la montrer, ferait rire tout Mayfair !

- Certainement, oncle Herbert. Mais papa estimait qu'il n'était pas convenable d'acheter quoi que ce soit si nous n'en avons pas les moyens.

Elle espérait le mettre mal à l'aise. Mais il se contenta de ricaner de plus belle.

- Ton père avait peut-être l'intention de te laisser pourrir parmi les navets et les radis. Mais ce n'est pas la mienne. Je vais te faire connaître la réalité. T'emmener dans le monde où vivent des gens

importants qui nous seront utiles à tous deux.

Cette nouvelle allusion au duc exaspéra Manella. Elle n'eut pas le temps de répliquer. Il poursuivit, en l'examinant d'un œil de maquignon :

- Peut-être, après tout, trouverait-il amusant de découvrir par lui-même ta « beauté » !

Néanmoins, nous ne pouvons courir aucun risque... Non, ce serait hasardeux. Je vais te faire habiller et coiffer convenablement. Et une touche de fard sur tes lèvres ne les rendra que plus engageantes.

Manella avait l'impression d'entendre siffler un serpent. Elle aurait aimé hurler sa rage: jamais, elle n'essaierait de se rendre attirante pour le duc ! Ni pour aucun homme qui n'aimerait pas d'abord en elle ses qualités humaines ! Mais il était inutile de protester auprès d'un être aussi dénué de sensibilité qu'Herbert. Pour lui, l'existence se résumait à tirer un profit matériel de tout et de tous. Elle reposa sa tasse de café : le dîner était achevé.

- Si vous voulez bien m'excuser, oncle Herbert. Il me semble plus correct que je vous laisse à votre porto.

- Je suis heureux de constater qu'on t'a quand même inculqué quelques bonnes manières.

Néanmoins, je doute que ton éducation soit parfaite.

Manella se leva.

- Vous me pardonnerez si je me retire dans ma chambre. Je vais avoir beaucoup à faire, si nous devons partir pour Londres après-demain.

- Oui, il faudra bien que tu emportes quelques-uns de tes haillons! Dès que la duchesse t'aura fourni une garde-robe décente, nous ferons brûler ces frusques de paysanne ! Et, si tu veux mon avis, ce ne sera pas une grande perte !

Comment osait-il ! Si elle n'avait pas eu les moyens de renouveler sa garde-robe, à qui la faute, sinon à lui ! À lui seul ! Comment osait-il la critiquer, comment osait-il la traiter de «

paysanne » et se moquer d'elle parce qu'elle ne ressemblait pas aux femmes avec lesquelles il «s'amusait» à Londres! Des femmes, si sa mémoire ne la trompait pas, pour qui il avait provoqué scandale sur scandale!

Serrant les lèvres, Manella exécuta une révérence polie et se dirigea vers la porte.

- N'oublie pas que Lambourne arrive demain, lui dit-il comme elle sortait. Tu pourrais donner un coup de brosse au chien. On dirait qu'il sort d'une poubelle !

Il essayait délibérément de la provoquer. Elle attendit d'être dans les escaliers, avec Flash sur ses talons, pour répéter encore et encore d'une voix sourde :

- Je le déteste ! Je le déteste ! Je le déteste !

Une pâleur incertaine se levait sur l'horizon quand Manella quitta son lit. Elle n'avait pu, de la nuit, trouver le sommeil, l'esprit assailli de questions, d'interrogations et de craintes sourdes.

La veille, avant de se coucher elle avait préparé son habit de monte, assez chaud et utile en cas de pluie, et enveloppé dans un châle léger les vêtements qu'elle emporterait : trois robes en mousseline, d'une simplicité monacale, dont elle espérait qu'elles ne se chiffonneraient pas trop et qu'elles dureraient tout l'été. Elle n'avait guère songé encore à ce qui pourrait arriver une fois l'hiver venu.

Elle avait rangé dans la sacoche de selle deux paires de chaussures, un peu de linge. En pleine nuit, alors que son oncle dormait, elle était descendue dans l'armurerie prendre un des pistolets de duel de son père. Elle n'était pas inconsciente au point d'ignorer la menace que représentaient les bandits de grand chemin. Bien évidemment, elle ne transporterait aucun objet de valeur mais elle monterait Hero, et la rumeur assurait que ces brigands volaient les chevaux des voyageurs - et tout particulièrement, bien sûr, les belles bêtes.

Enfin, et elle avait mis longtemps avant de le réaliser, elle ne pouvait partir sans argent.

Sa mère lui avait laissé quelques bijoux de peu de prix - ceux que lui avait offerts son époux qui enrageait chaque fois de ne pouvoir faire mieux : une bague de fiançailles et une rivière de diamants qu'elle n'avait portée qu'en de rares et exceptionnelles occasions. Les pierres n'étaient ni très grosses, ni très pures. Mais, s'était dit Manella, ces bijoux lui procureraient peut-être assez pour tenir un mois.

Il lui restait quelque menue monnaie de la somme dont elle s'était servie pour entretenir la maison en l'absence de son oncle. Mais ce n'était pas suffisant. Cette idée l'avait tourmentée une bonne partie de la nuit.

Puis, elle s'était souvenue que, la veille, son oncle avait donné plusieurs guinées à Mme Bell, la cuisinière. Il ne s'agissait pas de ses gages, qui lui étaient dus depuis des mois mais, comme il l'avait si délicatement formulé, de quoi « offrir un repas décent » à lord Lambourne.

- J'ai envoyé un valet inviter milord à déjeuner. J'ai l'intention de lui offrir une bouteille de mon meilleur vin. Je veux que vous lui serviez un repas décent et non les cochonneries que vous m'avez données hier

soir et ce matin.

Manella l'avait trouvé injuste et méchant envers la pauvre Mme Bell qui avait fait de son mieux pour les nourrir sans jamais détourner un penny. La pauvre femme avait rougi mais n'avait rien répondu. Ce silence avait exaspéré le caractère belliqueux d'Herbert

- Achetez un gigot d'agneau et un peu de fromage qui ne soit pas déjà grignoté par les rats !

Ah, et il faudra aussi des fruits frais, je pense. Des fraises et des framboises. Prenez-en aussi.

Et, là-dessus, il avait quitté la cuisine.

Manella avait entendu Mme Bell marmonner à voix basse.

- Je suis navrée, madame Bell, avait-elle dit avec douceur. Oncle Herbert n'avait pas le droit de vous parler ainsi !

- Je fais de mon mieux, milady, vous savez. Mais je ne peux pas transformer la paille en grain et l'eau en vin.

- Bien sûr. Mais vous connaissez mon oncle aussi bien que moi. (Elle avait soupiré longuement avant d'ajouter :) Maintenant qu'il est devenu comte, il a dû trouver un nouveau moyen d'emprunter de l'argent.

Elle s'était fait cette réflexion plus pour elle-même que pour Mme Bell, mais la cuisinière avait répondu :

- J'ai entendu le valet de milord dire que la liste de ses dettes fait des miles! Mais il aurait promis à chacun de ses créanciers que toutes seraient remboursées d'ici un mois.

Manella avait considéré Mme Bell avec stupéfaction. !

- Comment pourrait-il le faire ?

- Le valet n'en savait rien. Mais il paraît que cela aurait quelque chose à voir avec un mariage.

Manella avait sursauté.

Elle savait trop bien de quel mariage il s'agissait. Comme elle l'avait deviné, son oncle avait pour projet de rançonner le duc dès qu'elle l'aurait épousé. Il se comporterait avec lui exactement comme il l'avait fait avec son frère. Par le passé, il ne se gênait guère pour évoquer les dangers d'un scandale qui affecterait toute la famille, sachant que son frère céderait à ce chantage. Et il comptait bien entendu utiliser les mêmes méthodes avec le duc qui ne pourrait accepter un scandale auquel serait mêlée sa propre épouse.

Une fois habillée, Manella descendit dans la cuisine. Elle savait précisément où Mme Bell rangeait l'argent : dans une boîte en fer posée sur un buffet. Elle y trouva, comme elle l'espérait, deux guinées d'or et un peu de monnaie. Elle prit le tout et déposa sur le buffet un mot qu'elle avait préparé à l'intention de son oncle Herbert et qu'elle avait délibérément omis de glisser dans une enveloppe : elle tenait à ce que Mme Bell puisse le lire avant de découvrir la disparition de l'argent.

Le mot était bref. Elle l'avait rédigé dans l'espoir de convaincre son oncle qu'elle ne s'était pas enfuie pour de bon et qu'il ne se lancerait pas immédiatement à sa recherche.

*Cher oncle Herbert,*

*Après que vous êtes allé vous coucher, j'ai reçu un message d'une de mes amies qui m'invite à la réception quelle donne chez elle, demain soir.*

*Comme je tiens à y assister, je pars là-bas avec Hero. Je prends aussi Flash avec moi.*

*Lord Lambourne sera sans doute déçu mais je pense que vous saurez l'apaiser. Sans doute aura-t-il l'occasion de revenir une autre fois.*

*Comme il me faut un peu d'argent, j'emporte ce que vous avez donné à Mme Bell pour le déjeuner. Ne lui en veuillez pas, s'il vous plaît.*

*Mon amie m'a proposé de rester près d'elle quelques jours. Je reviendrai bientôt.*

*Bien à vous, Manella.*

L'argent et le pistolet en poche, elle regagna sa chambre à pas de loup. Avec un peu de chance, ce mot lui donnerait deux, peut-être trois jours d'avance. Mais elle devait de toute façon s'assurer que son oncle ne retrouverait pas sa trace.

Tandis qu'elle redescendait sans bruit avec Flash sur les talons, la peur la reprit. Elle était née dans cette maison, y avait vécu sous la protection de son père et de sa mère. Et elle allait se lancer maintenant dans un monde dont elle ne savait rien.

Il lui fallait quitter ces lieux pour toujours : sinon elle devrait affronter non seulement la colère de son oncle mais aussi le mariage avec le vieux duc.

- Il faut que je réussisse... Il le faut ! pensa-t-elle en quittant la demeure par la porte de derrière.

Il y avait peu de chances que Glover soit déjà debout à cette heure

matinale et le seul garçon d'écurie était son propre fils, âgé d'une quinzaine d'années. Ils dormaient sans doute encore dans leur cottage.

Mais il y avait ce nouveau laquais que son oncle avait ramené de Londres. Elle l'avait à peine aperçu mais le bonhomme lui avait paru fort peu engageant. On pouvait très bien l'avoir installé dans les écuries. S'il savait que son oncle avait l'intention de vendre Hero, il s'opposerait sans doute vigoureusement à ce qu'elle l'emmène.

Tout était calme dans la cour.

En pénétrant dans l'écurie, elle n'entendit que le bruit des chevaux s'agitant dans les stalles.

Elle jeta un coup d'œil dans la petite pièce où le garçon d'écurie dormait autrefois. A son grand soulagement, elle était vide. Le laquais de son oncle avait donc été logé dans la maison. Elle sella Hero à la hâte, dans la crainte de voir surgir quelqu'un, et fixa son baluchon à la selle. Puis elle ouvrit la porte. Le claquement des sabots sur le sol pierreux lui parut assourdissant.

Elle savait par expérience qu'on n'entendait rien de la maison, mais la terreur affolait ses sens et lui troublait l'esprit.

Le ciel était à présent beaucoup plus clair. Les étoiles commençaient à disparaître. L'aube se levait. Elle sauta en selle et quitta la propriété non par le grand portail mais par une sortie de service. Dès qu'ils eurent dépassé l'enceinte, Manella lança son cheval au trot, en le flattant de la main pour l'empêcher de hennir.

Elle devait s'éloigner le plus vite possible sans toutefois l'épuiser. Et elle devait aussi penser à Flash. Le setter, ravi, courait en tous sens, fouillant chaque fourré à la recherche de lapins.

Cette aventure, à l'évidence, l'enchantait et l'excitait au plus haut point. Manella aurait aimé se sentir aussi gaie.

Raisonnablement, elle avait bien fait d'agir ainsi mais son cœur saignait de quitter la maison de son enfance, pleine de si merveilleux souvenirs. Elle n'était plus, ne serait jamais plus une petite fille. La vie la projetait brutalement dans le monde adulte, où elle devrait assumer seule les contraintes de l'existence.

Elle partit vers les collines, à l'ouest. Là-bas, les fermes étaient rares et personne ne la remarquerait.

Sans en être certaine, elle avait l'impression que son oncle, après avoir découvert sa disparition, l'imaginerait partie vers le sud. Comme Londres se trouvait au nord, il se dirait qu'elle avait pris la direction opposée à celle qu'il lui imposait.

Le soleil ne tarda pas à se lever. Très vite, l'air devint plus chaud, les rayons plus cuisants.

Elle galopait à l'ombre des arbres, moins pour elle que pour soulager Hero. Après trois heures à cette allure, il n'était plus aussi fringant ; Manella lui fit bientôt adopter un train moins soutenu. Flash avait, lui aussi, cessé de galoper à tort et à travers et se contentait de courir calmement à leur côté.

Manella, pour éviter les pistes et les routes - et par conséquent les villages - avait poussé sa monture d'un champ à l'autre. Elle n'avait pas aperçu âme qui vive. Elle redoutait la curiosité des villageois. Un étranger provoquait toujours des commentaires. Alors une jeune femme, montant un si beau cheval et accompagnée d'un setter ! Ils n'auraient aucun mal à se souvenir de son passage.

Malgré la chaleur, ils poursuivirent leur chemin, jusqu'à ce que Manella, réagissant à une plainte de son estomac, lève les yeux vers le soleil au zénith. Elle prit brusquement conscience qu'elle était partie sans emporter de provisions. Quelle erreur !

À deux reprises, elle s'était arrêtée au bord d'une rivière pour laisser Hero et Flash s'abreuver. Lors de leur dernier arrêt, elle avait à son tour sauté à bas de la selle pour y asperger le visage et boire.

Malgré son désir de mettre la plus grande distance possible entre elle et son oncle, elle devait admettre que les bêtes étaient épuisées. Il était sage de faire halte et de leur laisser le temps de se reposer. Il y avait près de sept heures maintenant qu'elle était partie. Elle avait donc dépassé depuis longtemps les limites du comté. Personne, ici, ne risquait plus de la reconnaître. Je ne crains plus rien... C'est certain ! se dit-elle pour se rassurer.

Néanmoins elle ne s'arrêterait pas déjeuner dans une auberge où on risquait de lui poser, mine de rien, cent questions, d'où elle venait, où elle allait... Mieux valait trouver dans un village une échoppe où elle pourrait acheter quelques tranches de jambon.

Aussi, quand à moins d'un mile de là elle croisa une piste, décida-t-elle de l'emprunter.

Comme elle l'espérait, elle ne tarda pas à apercevoir des toits de chaume et la flèche d'une église. Le village, de plus près, lui parut paisible et accueillant. Les cottages étaient blottis derrière de minuscules jardins fleuris.

Les portes et les fenêtres étaient joliment peintes et en bon état. Elle ne fut guère surprise de découvrir la véranda d'une boutique qui semblait tout à fait prospère.



Dans la rue, quelques enfants jouaient à la balle. Un chien les accompagnait, qui déguerpit en apercevant Flash. Elle s'assura qu'aucun passant, aucune ménagère ne l'avait aperçue et sauta à terre, noua les rênes de Hero à une barre manifestement réservée à cet usage puis pénétra dans l'échoppe, Flash sur ses talons.

Elle se réjouit de constater que son intuition ne l'avait pas trompée. Les étagères étaient remplies de marchandises. Du pain fraîchement cuit attendait sur le comptoir auprès d'un jambon récemment entamé.

A son arrivée, un homme entre deux âges portant lorgnons se redressa. Un sourire poli se dessina dans son visage aimable et rubicond.

- Bien l' bonjour, M'dame. Que puis-je donc faire pour vous ?

- Je voudrais deux tranches de ce jambon qui paraît délicieux et je me demandais si vous ou le boucher du village pourriez me donner des restes de viande pour mon chien.

L'homme se pencha par-dessus le comptoir pour contempler Flash.

- C'est une bien belle bête que vous avez là, M'dame !

- C'est un setter, annonça-t-elle fièrement.

Il hocha gravement la tête comme s'il s'agissait là d'une information essentielle. Puis il se mit à aiguiser un long couteau dont il se servit pour couper le jambon.

- Comment s'appelle ce village ? demanda Manella.

Avant qu'il ait eu le temps de répondre, la porte de la boutique s'ouvrit violemment et un homme se rua dans la pièce.

- Monsieur Getty! Monsieur Getty! C'est un désastre ! Un véritable désastre et vous êtes le seul qui puissiez nous sauver !

Le commerçant reposa son couteau et contempla le nouveau venu dont les vêtements trahissaient la fonction : de toute évidence, il était majordome.

- Un désastre, monsieur Dobbins? s'enquit-il. Comment est-ce possible ?

- C'est Mme Wade, répondit M. Dobbins. Elle a eu une attaque ! Elle est paralysée !

- Comment ! Mon Dieu ! Comment est-ce arrivé?

- Ces derniers temps, elle se plaignait souvent. Elle disait qu'elle ne se sentait pas très bien et, à mon avis, elle se faisait trop de soucis. Elle tenait à cuisiner de façon parfaite pour Sa Seigneurie. C'était trop de

tracas pour elle.

M. Getty secoua la tête.

- C'est normal, elle n'est plus en âge de faire des travaux pénibles. Je lui ai assez souvent dit qu'elle devrait se retirer.

- Elle était tout heureuse d'apprendre le retour de Milord aujourd'hui, reprit M. Dobbins.

J'ai envoyé chercher le docteur mais je sais, avant même qu'il l'examine, qu'il n'y a plus rien à faire pour elle.

- Oh, je suis vraiment désolé.

- Bon, la raison pour laquelle je suis venu, dit M. Dobbins d'une voix changée, c'est pour vous demander si vous connaissez quelqu'un qui peut prendre la place de Mme Wade, au moins jusqu'à ce que nous ayons trouvé une remplaçante.

- Prendre sa place ? Vous voulez dire : faire la cuisine ?

- Évidemment que c'est ce que je veux dire ! Milord arrive ce soir avec trois invités et il est question que d'autres personnes les rejoignent samedi.

M. Getty leva les paumes vers le ciel dans un geste d'impuissance totale.

- Oh... je comprends bien, monsieur Dobbins, mais malheureusement, je ne connais personne qui cuisine aussi bien que Mme Wade.

- C'est évident, mais nous ne pouvons pas laisser Milord s'asseoir devant une table vide ! Il doit bien y avoir quelqu'un au village ?

À nouveau, M. Getty eut un geste de dénégation. Les deux hommes se dévisageaient, le commerçant avec un air ennuyé, M. Dobbins parfaitement accablé. Manella lança sans trop réfléchir :

- Je sais cuisiner!

Ils n'auraient pas été plus surpris si le toit leur était tombé sur la tête.

- Vous savez cuisiner, m'dame ? Vous dites que vous savez cuisiner ?

M. Getty semblait avoir du mal à la croire.

- En fait, il se trouve que je cuisine très bien, répondit Manella. De plus, j'avais l'intention de vous demander s'il était possible que je trouve un emploi dans ce charmant village.

Un long silence s'installa. Les deux hommes, éberlués, la contemplaient. Ce fut M. Dobbins qui le rompit en reprenant la parole

d'un ton pompeux.

- Je me dois de vous expliquer que Sa Seigneurie compte sur une cuisine de très haute qualité. Hier encore, Mme Wade disait qu'ayant vécu si longtemps en France, il apprécierait la cuisine française qui, vous l'ignorez sans doute, est bien différente de celle que nous connaissons en Angleterre.

- Je suis française de naissance, et je mange à la française depuis ma plus tendre enfance. Je pense que vous ne serez pas déçu.

M. Getty s'épongea le front.

- On dirait bien que la chance vous sourit, monsieur Dobbins, dit-il. Qui aurait pu penser qu'une dame venue m'acheter deux tranches de jambon connaîtrait la cuisine française ?

M. Dobbins n'était pas encore complètement rassuré.

- Vous êtes tout à fait certaine de savoir cuisiner à la française ? Milord était à l'étranger.

Cela fait très longtemps qu'il n'a pas séjourné ici. Il serait très embarrassant de lui servir de la nourriture de qualité discutable.

- Comment s'appelle Sa Seigneurie ? s'enquit Manella.

M. Dobbins prit un air théâtral.

- Le marquis de Buckingham. Et vous vous trouvez en ce moment même dans le village de Buckingham qui, bien sûr, appartient à Monsieur le marquis.

Manella écarquilla les yeux. Elle connaissait évidemment le marquis de Buckingham ! Qui ne le connaissait pas ? Après la guerre, le duc de Wellington avait, selon la tradition, décerné des louanges publiques à ceux qui! avaient servi sous ses ordres. Il avait accordé une mention spéciale au comte de Buckingham qui commandait un de ses régiments et s'était montré particulièrement brillant. Grâce à une manœuvre exceptionnelle, il avait sauvé la vie de centaines d'hommes qui auraient dû mourir sous les coups de l'ennemi.

Plus tard, après la fin de l'occupation, le prince régent avait donné une réception en l'honneur du comte. Au cours de cette soirée, Son Altesse Royale lui avait accordé le titre de marquis. Manella avait prêté une attention particulière au compte rendu de cet événement dans les journaux pour une raison très simple : son père connaissait fort bien le père du marquis, et lui en avait souvent parlé.

Ils avaient été ensemble à Eton et s'étaient perdus de vue lorsque le comte d'Avondale avait dû renoncer - faute de moyens - à vivre à Londres et à participer aux chasses organisées par le comte. Et à sa

mort, son père avait fait parvenir une couronne au château de Buckingham.

Manella se souvenait aussi que, dans l'armée d'occupation - quand Napoléon avait enfin été vaincu - le onzième comte de Buckingham était surnommé « le bras droit » de Wellington. À

l'époque, il ne se passait pas un jour sans que son nom ne soit mentionné dans le Morning Post. Mais après l'occupation, les panégyriques du comte avaient disparu de la première page des journaux.

Manella était à la fois ravie et impressionnée par la perspective de cuisiner pour un homme qui demeurait, aux yeux de ses contemporains, un héros.

- J'ai entendu parler de Sa Seigneurie et, même s'il a passé plusieurs années en France, je vous promets de ne pas le décevoir.

- Vous avez de la chance, monsieur Dobbins, dit M. Getty. Vous ne trouverez jamais quelqu'un comme elle. À mon avis, vous êtes né sous une bonne étoile : trouver une véritable cuisinière juste au moment où vous en cherchez une !

- C'est bien mon avis, répondit M. Dobbins avant de se tourner vers Manella. Êtes-vous prête... mademoiselle... à m'accompagner immédiatement au Château ?

Il avait hésité avant de dire *mademoiselle*. Il s'était assuré d'un coup d'œil qu'elle ne portait pas d'alliance au doigt. Elle allait acquiescer sans hésiter quand Flash remua derrière elle.

- Je dois toutefois poser une seule condition, monsieur Dobbins, dit-elle. Si vous me permettez de cuisiner pour monsieur le marquis, vous devez aussi me permettre d'emmener avec moi mon chien et mon cheval.

Une lueur d'incrédulité passa dans les yeux de M. Dobbins. Mais il était dans une situation trop délicate pour se permettre de refuser.

- Bien sûr ! Cela ne pose aucun problème ! Il y a bien assez de place dans les écuries du château !

- Dans ce cas, je vous accompagnerai avec joie. (Elle tendit la main à M. Getty.) Cela a été un plaisir de vous rencontrer. Et même si je dois renoncer maintenant à votre délicieux jambon, j'espère bien revenir le goûter un jour.

- Vous serez la bienvenue, mademoiselle, répondit-il avec un large sourire.

M. Dobbins lui tint la porte et Manella sortit dans la rue baignée d'un soleil éclatant. Il la suivit tandis qu'elle se dirigeait vers Hero.

- C'est une bien belle bête que vous avez là, mademoiselle. Magnifique même !

- Merci.

Elle voyait bien que le majordome était dévoré par la curiosité et qu'il avait le plus grand mal à se retenir de la questionner. À l'évidence, il se demandait pourquoi, avec une monture pareille, elle cherchait un emploi de cuisinière.

- Et si nous nous présentions? Comme tous le savez déjà, je suis M. Dobbins, le majordome de Sa Seigneurie.

Manella réfléchit à peine avant de répondre. Si son oncle la faisait rechercher, il n'imaginerait jamais qu'elle puisse se faire passer pour une Française. Le premier nom français qui lui vint à l'esprit fut celui de sa grand-mère.

- Monsieur Dobbins, dit-elle lentement, je suis Mlle Chinon. C'est, comme vous le devinez, un nom français. Mais il se trouve que j'ai toujours vécu en Angleterre. Mes parents ont émigré juste après la Révolution.

Cette explication lui semblait parfaitement plausible. Nombreux étaient les Français qui avaient fui la Terreur et s'étaient installés en Angleterre. Et cela expliquait pourquoi elle était si férue de cuisine française.

M. Dobbins parut réfléchir un moment.

- Si vous me permettez ces remarques, vous semblez trop jeune pour être une vraie cuisinière et trop jeune aussi pour avoir été mêlée en quoi que ce soit à la Révolution. Il serait plus judicieux de vous présenter au château en tant que Mlle Chinon sans donner plus de détails sur les raisons qui font de vous une spécialiste de la cuisine française.

Il avait écorché le nom - sans doute trouvait-il gênant que le marquis emploie une cuisinière réellement française, et non une Anglaise connaissant la cuisine française.

Elle lui sourit pour le rassurer.

- Je vous remercie, monsieur Dobbins, d'avoir eu la gentillesse de me donner cette place.

Elle s'était sagement abstenue de corriger sa prononciation: après tout,

un nom en valait bien un autre.

Le majordome était venu du château dans une petite voiture tirée par un cheval de race qui semblait parfaitement entraîné : bien que son maître n'ait pas pris la peine de serrer les freins de la voiture ni de l'attacher, il n'avait pas bougé d'un pouce.

M. Dobbins grimpa sur son siège.

- Suivez-moi, mademoiselle Chinon.

Elle sauta en selle et adressa un signe de la main à M. Getty qui les suivait du regard. Ils empruntèrent une route bordée par un haut mur qui délimitait le domaine et, quelques instants plus tard, arrivèrent en vue d'un imposant portail en fer forgé aux pointes dorées, flanqué de deux petits pavillons.

La voiture s'engagea. Manella la suivit, le long d'une vaste allée entre deux rangées de chênes séculaires. Elle ne pouvait s'empêcher de penser qu'elle avait eu une chance extraordinaire. Au moins, elle aurait un lit pour cette nuit et une écurie pour Hero.

Elle espérait seulement ne pas décevoir le marquis ou M. Dobbins, qui avait placé toute sa confiance en elle sur sa simple parole.

C'était sa grand-mère qui lui avait appris à cuisiner à la française.

- Quand j'étais petite, disait la vieille comtesse, ma mère insistait pour que j'apprenne à cuisiner tous ces délicieux plats traditionnels français afin de faire plaisir à mon père. Et elle souriait avant d'ajouter:)

Quand j'ai épousé ton grand-père, il me demandait souvent de lui préparer un de ces plats dont j'avais le secret et que les cuisiniers anglais ne parviennent jamais à réaliser malgré tous leurs efforts.

- Il y a un secret, mamie ? avait demandé Manella.

- Ne t'inquiète pas : j'ai bien l'intention de le t'enseigner.

Et elle avait tenu sa promesse. Manella s'était passionnée pour la création de plats si différents de ceux préparés par Mme Bell. Parfois, quand son père s'absentait, ne fût-ce que pour la journée, sa mère lui disait :

- Faisons une surprise à papa, ma chérie. Préparons-lui quelque chose de spécial pour lui montrer à quel point nous sommes heureuses de le revoir.

Comme des conspiratrices, elles se précipitaient à la cuisine. Et les leçons très précises; de la grand-mère n'étaient pas restées lettre morte. Il arrivait toujours un moment où sa mère et même Mme Bell cessaient de travailler pour la regarder faire, fascinées de la voir mitonner avec une telle facilité des mets et des épices auxquels elles

ne parvenaient guère à s'habituer.

Et à sa plus grande surprise, Manella était sur le point de devenir cuisinière professionnelle !

Quel joli tour du destin ! Le sort, la fatalité - qu'importe au fond le nom qu'on lui donne - ne l'avait-il pas amenée ici ? Au détour de l'allée, le château apparut.

Manella en fut, au premier regard, à peine surprise : c'était bien la demeure qui convenait à un marquis. Il était immense et les dépendances, construites en même temps que le premier château, étaient toujours debout. Plus tard, Manella apprendrait qu'il avait été construit peu après la bataille d'Azincourt. Au cours du siècle précédent, les restes du château d'origine avaient été restaurés et transformés de façon à créer un vaste demeure seigneuriale, presque palais.

Deux ailes encadraient le corps central du bâtiment, dont la centaine de fenêtres étincelaient au soleil. Devant, le jardin s'incurvait de pente douce jusqu'à un lac orné d'un pont qui semblait très ancien. Les parterres de leurs jouaient à cache-cache avec les haies taillées et les arbres d'espèces rares.

Le regard, derrière le château, remontait sur la courbe d'une colline verdoyante dont les arbres denses semblaient protéger, tel un écrin, la construction. À détailler tant de splendeur, Manella se sentit vaciller comme si, brusquement, elle doutait de ses propres yeux et croyait assister à un mirage.

- Quelle chance inouïe ! se répéta-t-elle en se penchant pour flatter l'encolure de Hero. Toi aussi, tu as de la chance. Tu vas connaître cette nuit un luxe et un confort auxquels tu n'es pas habitué.

Tandis qu'ils traversaient le pont, Manella murmura une prière de remerciement.

-Merci, mon Dieu... Merci ! Jamais oncle Herbert ne me retrouvera ici.

M. Dobbins et Manella entrèrent au château par la grande porte. Sans doute l'absence du marquis permettait-elle au majordome de lui accorder cette faveur. Et peut-être voulait-il, par cette entorse aux règles, marquer dans sa mémoire la première fois où elle pénétrait dans la demeure.

Dans le hall de marbre les statues grecques dressées dans des alcôves, une cheminée monumentale en marbre, la rampe en or de l'escalier qui, de la pomme de cristal taillé à base semblait s'envoler en spirale vers le bord couvert de fresques exquises, firent Manella forte impression. Elle avait laissé Hero aux bons soins d'un laquais mais Flash l'avait suivie dans la maison. Le majordome observait l'animal d'un embarrassé.

- Je vais chercher la gouvernante, mademoiselle Chinon. Hum... j'imagine que votre chien a toujours vécu avec vous dans la maison?

- Absolument! déclara-t-elle avec une! grande fermeté. Et il dort au pied de mon lit Elle crut discerner une légère appréhension sur le visage du brave homme, qui se détourna pour la précéder dans l'escalier, l'étage, une femme d'une taille impressionnante fondit sur eux. C'était la gouvernante, tout habillée de soie noire et bruisante, portant à la taille un immense rosaire d'argent.

- Mes respects, madame Franklin. Je nous ai trouvé une nouvelle cuisinière !

- Une nouvelle cuisinière ? Elle contempla Manella de la tête a pieds et ne laissa pas à M.

Dobbins le temps de placer un mot de plus.

- Vous ne parlez sûrement pas de cette jeune dame ?

- Mais si, précisément ! Elle nous a assuré à M. Getty et moi-même, qu'elle était excellente cuisinière. Et il se trouve que sa spécialité est la cuisine française !

- Je vous promets, intervint Manella d'une voix calme, que je suis une bonne cuisinière. Je pense réellement pouvoir satisfaire Milord.

- Si tel est le cas, nous avons beaucoup de chance ! fit Mme Franklin.

Mais elle demeurait visiblement sceptique. L'étrangère lui semblait beaucoup trop jeune et beaucoup trop jolie pour avoir passé devant les



fourneaux les années indispensables à l'acquisition de son savoir-faire.

- Maintenant, reprit vivement M. Dobbins, il nous faut trouver une chambre où installer mademoiselle Chinon avec son chien.

- Son chien? s'écria Mme Franklin. Nous n'avons jamais permis aux domestiques de posséder des animaux familiers !

Un silence gêné s'ensuivit que Manella rompit paisiblement.

- Flash a toujours été avec moi. Il avait à peine quelques mois quand il m'a été confié. Je puis vous affirmer qu'il sait parfaitement se tenir dans une maison et, comme je l'ai déjà expliqué à M. Dobbins, je ne puis rester faire la cuisine qu'à l'unique condition que mon cheval et mon chien restent aussi avec moi.

Manella surprit le regard désespéré que lançait le majordome à la gouvernante, qui finit par acquiescer.

Mme Franklin semblait nourrir quelques!

- Très bien, mademoiselle Chinon, dit-elle. Si vous voulez bien me suivre, je vais vous trouver une chambre.

Manella se rendit alors compte qu'elle avait oublié ses affaires sur la selle de Hero.

- Je suis navrée, monsieur Dobbins, dit-elle, mais auriez-vous la gentillesse d'envoyer quelqu'un me chercher mon ballot qui est accroché à ma selle ? Il y a aussi deux paires de chaussures dans les sacoches.

- Je m'en chargerai moi-même, mademoiselle Chinon, assura le majordome. Et encore merci. Merci beaucoup de nous aider d'un moment aussi difficile.

Et il ponctua ces paroles d'un regard éloquent à Mme Franklin: qu'elle n'aille pas ennuyer encore Mlle Chinon ! Sinon, ils retrouveraient sans cuisinière !

Tandis qu'il descendait les marches, la gouvernante parut enfin comprendre la justesse de son point de vue, et d'une voix fort aimable expliqua :

- Je pense qu'il serait sage, mademoiselle Chinon, dans la mesure où vous avez un chien, de ne pas vous installer au dernier étage avec les autres domestiques. Je crains qu'ils ne soient tentés de suivre cet exemple. L'idée de tolérer un simple chat me fait tout simplement horreur. Une servante a même osé, un jour, me parler d'un lapin blanc !

Manella éclata de rire.

- Je comprends parfaitement, madame Franklin, que vous ne souhaitiez pas entretenir une ménagerie dans cette magnifique demeure. Mais je ne puis être séparée de mon chien.

- Feu le comte, que Dieu ait pitié de son âme, était pareil. Ses épagneuls ne le quittaient jamais.

- Vous devez être très fière du marquis, remarqua Manella. Bien que je ne sois pas de la région, j'ai beaucoup entendu parler de sa bravoure à la guerre et des éloges que lui a décernés Son Altesse Royale, le prince régent, lorsqu'il lui a accordé son marquisat.

- Nous sommes tous très heureux des exploits de Milord. Et c'était le plus charmant petit garçon que j'ai jamais connu.

Elles traversèrent le corridor jusqu'à la dernière porte que Mme Franklin ouvrit.

- Cette chambre est rarement utilisée, sauf quand toutes les autres pièces de l'étage sont occupées.

La pièce était tout à fait au goût de Manella, mais elle avait dû être prévue pour un célibataire : on n'y voyait pas de coiffeuse mais un simple miroir, au-dessus d'une commode.

La penderie de chêne, dans sa massivité, avait quelque chose de typiquement masculin. Le lit semblait très confortable et une grande fenêtre donnait sur les jardins et le lac.

- Ce sera parfait, dit Manella, et je vous remercie encore de vous montrer si compréhensive.

Elle avait souligné ce mot et Mme Franklin comprit qu'elle faisait référence à Flash.

- Bien. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, faites-m'en part. Mais j'imagine que, pour l'instant, vous avez envie de découvrir la cuisine. Le temps nous est compté avant l'arrivée de Milord.

Manella enleva son petit chapeau qu'elle posa sur la commode. Puis, en quelques gestes rapides et précis, elle arrangea sa chevelure dorée.

- Je suis prête. Je sais que ce n'est pas le travail qui va manquer.

Pour redescendre au rez-de-chaussée, Mme Franklin lui fit emprunter un escalier de service.

Elles passèrent par l'office, de vastes proportions comme l'ensemble du bâtiment. Manella comprit qu'un laquais devait dormir ici pour surveiller les provisions. Mme Franklin la précéda dans la cuisine, une pièce immense, haute de plafond. Aux crochets fixés sur les solives pendaient des victuailles - un jambon, plusieurs canards, des pigeons

et quelques oignons liés ensemble par leurs tiges - et cette image lui rappela des scènes de son enfance.

Devant l'immense poêle, une jeune fille qui ne devait pas avoir plus de seize ans remuait une sauce. Une autre, du même âge écosait des petits pois.

Elles la dévisagèrent avec surprise.

- Bessie et Jane vous aideront, mademoiselle Chinon, annonça Mme Franklin. Elles sont très jeunes, mais Mme Wade leur a appris à travailler à sa façon. Elle trouvait les femmes plus âgées que nous avions avant trop lentes.

- Je suis certaine qu'elles me seront d'une aide précieuse, assura Manella en leur souriant.

Les deux filles lui rendirent timidement son sourire.

- J'ignore ce qu'elles ont préparé pour le déjeuner, reprit Mme Franklin, mais j'avais suggéré avant l'attaque de Mme Wade que, puisqu'il y aura tant à faire pour ce soir, nous prenions un repas froid.

- C'est une excellente idée, approuva Manella. Et je vois qu'il y a au moins un jambon.

Elle désignait l'énorme morceau qui pendait à son crochet.

- Oh, il devrait y avoir beaucoup mieux que cela, répondit Mme Franklin. Qu'est-il arrivé au poulet que tu as cuit hier, Bessie ?

- Il est dans le garde-manger, madame Franklin.

- Alors, va le chercher, mon enfant, va le chercher ! Et rapporte aussi tout ce que Mlle Chinon pourrait nous servir.

Tandis que Bessie se précipitait dans l'office, Manella songea à la façon dont sa propre mère tenait la maison.

- Je suppose, dit-elle, que M. Dobbins et vous ne prenez pas votre déjeuner en même temps que les filles de cuisine, les laquais et les lingères ?

- Exact.

Dans le regard de Mme Franklin passa une lueur approbatrice. Elle devait reconnaître que Manella connaissait parfaitement l'organisation de la domesticité dans la demeure d'un gentleman.

- Et vous, bien sûr, reprit Mme Dobbins, prendrez vos repas en notre compagnie.

- Je suis sûre que les filles ont déjà préparé quelques légumes, dit Manella. Je vous ferai prévenir aussi vite que possible.

- Voilà qui est très aimable de votre part, mademoiselle Chinon, répondit la gouvernante.

Elle quitta la cuisine dans un bruissement de soie. Manella se retourna alors pour sourire aux deux filles. Bessie revenait à l'instant avec deux plateaux : sur l'un, se trouvait le poulet froid ; sur l'autre, un gros morceau de bœuf bouilli.

- Personnellement, je suis affamée! dit Manella. Pendant que je termine la cuisson de ces légumes, je vous serai très reconnaissante, Bessie, de me découper un morceau de poulet.

Jane, voulez-vous décrocher ce magnifique jambon ?

Les filles s'empressèrent de lui obéir et elle put ainsi avaler un morceau de poulet tout en disposant les légumes dans des plats de porcelaine fine. Flash, quant à lui, bénéficia de quelques restes de poulet. Manella songea qu'elle irait dès que possible faire un tour aux écuries pour vérifier que Hero ne manquait de rien, ni d'eau, ni d'avoine. Le marquis n'était sûrement pas homme à négliger ses bêtes. Mais malgré le travail qui l'attendait, elle tenait à s'assurer que ses deux compagnons étaient bien traités.

En fin d'après-midi, Manella avait déjà achevé les préparatifs du dîner. Elle n'avait pas commis la sottise de vouloir préparer un repas français pour son premier service. D'une part, elle manquait des ingrédients nécessaires, et d'autre part, elle devait d'abord se familiariser avec la cuisine. Elle ne prit même pas le temps de rejoindre Mme Franklin et M. Dobbins pour le déjeuner, préférant manger seule dans la cuisine tandis que les filles retrouvaient les autres domestiques à l'office.

Manella apprit par elles que le personnel de la maison se composait de six valets, de cinq femmes de chambre, et d'elles deux. Il fallait nourrir tout ce petit monde, ainsi qu'un vieil homme qui se chargeait d'apporter le charbon et de ramasser le bois pour les feux.

Elle avait pris soin d'envoyer un message à la gouvernante et au majordome pour les prévenir de son absence : ils comprendraient sans peine qu'elle avait trop à faire ce jour-là pour les rejoindre. Peu après le déjeuner, M. Dobbins vint la retrouver.

- J'ai oublié de vous dire, mademoiselle Chinon, que Mme Wade avait préparé son dîner pour ce soir et que le menu a déjà été rédigé par le secrétaire de Milord.

- Les filles m'ont prévenue, et j'avais donc l'intention de servir

exactement ce que Mme Wade avait prévu.

M. Dobbins poussa un discret soupir de soulagement. Il devait se dire que, dans ces circonstances, elle aurait moins de chances de commettre une maladresse.

- Dans le feu de l'action, mademoiselle Chinon, j'ai oublié de vous présenter à M. Watson, le secrétaire de Milord. Vous devez le rencontrer avant de vous mettre au travail. Lui-même désire vous parler pour discuter, entre autres, de votre salaire.

- Merci, dit Manella. Auriez-vous la bonté de me mener jusqu'à lui ?

M. Dobbins lui fit traverser un véritable dédale de couloirs : le bureau du secrétaire se trouvait à l'autre extrémité de la maison. M. Watson était un homme âgé qui, elle l'apprit plus tard, avait été embauché par le père du marquis. Lorsque M. Dobbins lui présenta Manella, il ne put retenir une exclamation d'étonnement.

- Vous êtes vraiment cuisinière, mademoiselle Chinon ?

- Je le suis. Et je sais aussi que, par politesse, vous n'avez pas ajouté que je vous semble trop jeune.

- Cela m'a effectivement traversé l'esprit !

- Je pense que vous ne serez pas déçu. Mais bien évidemment, si vous l'êtes, je resterai simplement jusqu'à ce que vous trouviez une autre cuisinière.

- J'ai l'impression que cela ne sera pas nécessaire, répondit galamment M. Watson.

M. Dobbins se retira et Manella s'assit sur une chaise, en face du bureau.

- Je dois vous demander le montant des gages que vous estimez devoir percevoir. Et je me rends parfaitement compte, mademoiselle Chinon, que vous nous avez sauvés d'une situation très inconfortable.

Elle éclata de rire.

- Si vous suggérez que je pourrais tirer parti de cette situation, monsieur Watson, rassurez-vous, je n'en ai aucunement l'intention. J'accepterai avec reconnaissance la somme que vous estimez convenable.

Un peu hésitant, il lui annonça ce que percevait Mme Wade. Manella, ayant calculé que si elle restait quelques semaines seulement, elle pourrait économiser assez d'argent pour reprendre sa route sans craindre d'affamer Hero et Flash, accepta sans discuter. En se levant, elle tendit la main au secrétaire.

- Merci beaucoup. Vous êtes sans doute soulagé de m'avoir trouvée dans un moment difficile mais, croyez-moi, je vous suis tout aussi reconnaissante. Je cherchais un emploi et craignais de ne pas en trouver un assez vite.

- Je ne puis qu'espérer, mademoiselle Chinon, que vous serez heureuse ici, dit M. Watson.

Là-dessus, elle retourna bien vite dans la cuisine.

Tout se déroulait à merveille. Il ne lui restait plus qu'un seul obstacle à franchir: le jugement du marquis lui-même. Serait-il satisfait de sa nouvelle cuisinière? Sans doute y avait-il fort peu de chances pour qu'elle se trouve en contact direct avec lui. Ses commentaires sur la qualité du repas lui seraient rapportés par le majordome.

Sans plus attendre, elle se mit sérieusement au travail Cinq plats étaient prévus, depuis la soupe jusqu'à l'entremet final. Manella connaissait parfaitement chaque recette. Elle se souvenait aussi des conseils de Mme Bell: ce menu était celui qu'elle considérait comme le plus «convenable» pour le retour chez lui du maître des lieux. Mme Bell était une excellente cuisinière en ce sens qu'avec elle, les aliments avaient toujours le goût attendu. Mais elle manquait un peu d'imagination.

Parfois, quand Manella se languissait des délicieux plats français que lui avait enseignés sa grand-mère, elle se rendait dans la cuisine. Elle allait trouver Mme Bell et lui annonçait :

- Je n'ai pas grand-chose à faire aujourd'hui. Je viens vous aider.

- Vous ne vous moquerez pas de moi avec des paroles de miel, m'lady, répliquait Mme Bell.

Je sais ce que vous voulez ! Vous voulez encore nous préparer un des plats que ces grenouilles, de l'autre côté de la mer, aiment tant! Vous devriez avoir honte de manger ça alors que ce diable d'homme a assassiné tant de nos compatriotes !

Elle radotait un peu, mais n'empêchait pas pour autant Manella de préparer des crêpes *Suzette* ou bien de délicieux sorbets aux fraises. Et la charmante vieille dame poussait la gentillesse jusqu'à goûter cette horrible nourriture des mangeurs de *grenouilles* et à... en faire les louanges.

Demain soir, se dit Manella, demain, je ferai quelque chose de spécial pour Milord.

Elle prépara le menu anglais à la perfection, exactement comme Mme Bell l'aurait fait. Le majordome et les laquais se chargèrent de le servir dans la salle à manger. M. Dobbins revint après le premier plat, tout

sourire.

- Milord est content! Et la dame qu'il a ramenée avec lui aussi.
- La dame ? s'enquit Manella.
- Vous allez rire ! Elle est française, comme vous !
- Comment s'appelle-t-elle ?
- C'est la comtesse d'Orbrey, fit M. Dobbins en écorchant le nom. Et il l'appelle Yvette.

Manella fut assez surprise d'apprendre que le marquis recevait des Français chez lui. Il avait sûrement rencontré cette dame lors de son séjour à Paris quand il faisait partie de l'armée d'occupation.

- Et qui sont les hommes ? demanda-t-elle, curieuse.
- L'un se dit comte et doit être le frère de cette dame. Il a un nom un peu bizarre, de Fuisse, je crois. L'autre est simplement un *monsieur*.
- Encore un Français ?
- De Paris, d'après ce que j'ai cru comprendre. Un homme fort laid mais qui semble amuser Milord.

- Eh bien, ce qui compte c'est qu'ils soient satisfaits du dîner.
- En tout cas, ils dévorent à belles dents ! Ils n'en perdent pas une miette. Et ils ne perdent pas une miette non plus de ce que raconte Milord. Ils sont suspendus à ses lèvres, tout particulièrement la comtesse.

Manella n'était pas spécialement intéressée par les invités du marquis, mais elle se demandait seulement si elle aurait, un jour l'occasion de l'apercevoir. Puis elle se souvint que la fenêtre de sa chambre donnait sur l'avant du château. Elle les verrait sûrement monter à cheval ou conduire un phaéton. Il commençait à se faire tard et elle était épuisée.

Elle avait à peine dormi la veille et la journée avait été longue et particulièrement fertile en événements ! Dès que la cuisine fut rangée et nettoyée, elle envoya les filles se coucher, bien décidée à les imiter le plus tôt possible. Mais elle voulait d'abord sortir Flash. Elle emprunta une porte qui donnait sur l'arrière de la propriété.

Demain, j'explorerai le château pour apprendre à m'y repérer, se dit-elle. Mais pour l'instant, tout ce que je demande c'est de me glisser entre deux draps.

Il y avait quelques buissons près de la porte d'où partait un chemin

bordé d'arbrisseaux. La lune, déjà haute dans le ciel, tapissait le jardin d'une poudre argentée. Manella s'aperçut que le chemin menait aux écuries. Elle n'allait pas se coucher sans dire bonsoir à Hero.

Elle ouvrit la première d'une longue rangée de portes. Une lanterne éclairait les stalles spacieuses et confortables. Elle dépassa plusieurs bêtes avant de découvrir Hero, et se glissa dans son box. Elle mit ses bras autour de l'encolure tandis qu'il frottait son museau contre elle.

- Nous sommes en sécurité, mon amour. Ici, personne ne nous trouvera. Personne, pas même oncle Herbert.

Pour elle, c'était une évidence : Hero, à qui elle avait toujours parlé, comprenait ce qu'elle disait. Elle le caressa et le flatta encore un moment, vérifia que sa mangeoire était bien pleine de la meilleure avoine. Il y avait aussi un seau rempli d'eau fraîche dans un coin.

Puis elle rentra enfin au château, suivie par Flash. La cuisine était plongée dans l'obscurité.

Quelques bruits discrets provenaient de l'office mais elle se glissa sans être remarquée dans le couloir et monta à l'étage.

Les invités, elle le savait, occupaient les chambres principales, à l'opposé de la sienne dans le corridor. Quand elle pénétra dans sa chambre, elle eut l'impression d'atteindre un havre de paix. Cette nuit, elle pourrait dormir sans la moindre inquiétude, sans peur d'aucune sorte.

Flash lui montra l'exemple en se roulant derechef en boule sur la descente délit.

Elle se déshabilla et le caressa avant de remercier le ciel dans ses prières.

Le lendemain matin, Manella se réveilla en sursaut, consulta avec affolement la pendule sur la cheminée, et découvrit, soulagée, qu'il n'était pas six heures. Elle avait oublié de dire aux filles de la réveiller et craignait d'avoir trop dormi. Elle se précipita dans la cuisine pour préparer le petit déjeuner.

Un laquais l'informa alors que Milord attendait son repas pour huit heures.

- Il va aller faire un peu de cheval, mais demain il montera plus tôt et prendra son petit déjeuner après.

- Très bien. Si je suis prévenue, il n'y a aucun problème.

Et, tout en cuisinant, elle se dit qu'elle allait devoir trouver un peu de



temps pour faire prendre de l'exercice à Hero. Pour aujourd'hui, ce n'était pas urgent: il avait bien besoin d'une tournée de repos après le long voyage de la veille. Mais il était jeune et plein d'ardeur.

Il ne tarderait pas à s'impatienter si elle ne le montait pas tous les jours comme elle en avait l'habitude. Mais si le marquis monte de bonne heure, calculait-elle, je vais devoir me lever encore plus tôt ! Ou alors trouver un moment, dans l'après-midi, entre le déjeuner et le thé à cinq heures. Il va falloir que j'organise très soigneusement mon travail, se dit-elle avec sévérité. Je ne dois pas commettre la moindre erreur, ni être en retard, bien sûr !

Elle se concentra sur sa tâche et ne prépara pas moins de six plats différents. Elle disposa ensuite les œufs, les champignons, le poisson et les saucisses que Mme Wade avait déjà préparés sur des plateaux d'argent. Puis elle alluma les petites chandelles pour garder tout cela bien chaud.

Au dernier moment, elle s'aperçut qu'elle avait oublié de mettre un pain au four, la veille, afin qu'il soit prêt au matin. Bah, pour aujourd'hui, ils se contenteront de toasts, se dit-elle, mais il ne faudra pas que cela se reproduise.

Elle aurait pu réprimander les filles pour ne pas le lui avoir rappelé mais savait qu'elles aussi étaient nouvelles au château. On ne pouvait exiger d'elles qu'elles connaissent déjà les goûts et les habitudes des invités du marquis. Je dois faire exactement comme nous avions l'habitude de faire à la maison, songea Manella.

Le passé se mit alors à déferler dans sa mémoire. Elle prit conscience, brusquement, que leur vie s'était terriblement détériorée après la mort de sa mère. Comme, par la faute d'oncle Herbert, ils devenaient de plus en plus pauvres, ils s'étaient privés d'un luxe après l'autre.

Pour finalement les oublier complètement.

Sans perdre une seconde, elle commença les préparatifs du déjeuner, le repas le moins important de la journée, et commença donc à réfléchir au menu qu'elle offrirait le soir au marquis. L'idée de pouvoir confectionner les plats français de sa grand-mère, sans avoir à se soucier de la dépense, la mettait en joie. Elle allait pouvoir choisir tous les ingrédients nécessaires sans crainte de paraître extravagante.

Une fois son menu bien composé, elle attendit que les gardes-chasse et les jardiniers viennent prendre ses ordres. C'étaient à eux de la fournir.

- Nous allons essayer, mademoiselle, déclarèrent-ils en se grattant la

tête, mais ça ne va pas être facile.

Elle leur sourit avec gentillesse.

- Je sais. Mais nous devons tous faire de notre mieux pour Milord, n'est-ce pas ?

Elle avait trouvé les mots justes. Ils étaient tous bien d'accord avec elle : le marquis méritait mille fois ce qu'il y avait de mieux, sans doute possible.

À l'heure du thé, Manella avait terminé tous ses préparatifs. En apprenant que le marquis et ses amis étaient confortablement installés dans un salon, elle estima qu'il était temps pour elle de se livrer enfin à une petite exploration du château.

C'était le moment ou jamais ! Elle venait d'apprendre que de nouveaux invités arrivaient dès le lendemain : les lingères avaient reçu ordre de préparer huit nouvelles chambres ! Les laquais attendaient trois ou quatre carrosses et devaient vérifier les écuries. Tous les domestiques devaient se tenir prêts pour les nouveaux arrivants et les équipages qui les accompagneraient.

Manella n'aurait donc guère le temps de flâner. Au cours du déjeuner pris en leur compagnie. Mme Franklin et M. Dobbins lui avaient décrit toutes les curiosités du château qui n'en finissait pas.

- Je pense que vous apprécierez les portraits dans la galerie, avait dit la gouvernante. Et, pendant que vous les admirerez, n'oubliez pas que c'est nous qui devons polir le parquet. Et croyez-moi, c'est du travail !

Pour garder toutes ces belles choses en état, les tableaux, les meubles anciens, les livres rares, les tapisseries, etc., le marquis avait embauché un conservateur à plein temps. C'était un vieil homme qui prenait ses repas avec la gouvernante et le majordome. Il s'était proposé pour montrer les livres à Manella. Certains, disait-il, étaient des éditions originales d'une très grande valeur.

Comme elle s'étonnait qu'il prenne ses repas en leur compagnie plutôt qu'avec M. Watson, le vieil homme avait souri en disant qu'il se sentait un peu seul parfois et qu'il appréciait de bavarder un peu. M. Watson, malheureusement, ne s'intéressait qu'à ses chiffres !

Manella avait ri à son tour. Il était vrai que le secrétaire ne quittait pratiquement jamais son bureau, s'y faisant même apporter ses repas par un laquais. Toutefois, la jeune femme avait pris le vieux secrétaire en pitié. Elle comprenait l'ampleur de sa tâche: la gestion d'un domaine aussi vaste n'était pas chose aisée. Aussi essayait-elle de rendre ses repas le plus appétissants possible, décorant son plateau avec un soin tout particulier.

Elle remit la visite de la bibliothèque à plus tard, sachant que le conservateur l'entraînerait dans une longue discussion et qu'elle n'aurait guère le temps de voir autre chose.

Dans le salon de musique, les fresques sur les murs et au plafond, le clavecin entièrement sculpté l'enchantèrent. La salle de bal lui coupa le souffle. Bien sûr, elle n'avait pas servi depuis la guerre mais, avec les lustres illuminés et les vases remplis de fleurs, elle devait avoir un charme follement romantique.

On lui avait dit que l'aile est restait inoccupée. Elle se demanda si elle avait le temps d'aller y jeter un coup d'œil, et se ravisa. Non, elle devait rentrer. Mais l'énorme porte de chêne qui marquait la séparation avec la partie la plus ancienne du château retint sa curiosité.

Soudain, elle aperçut une autre porte, plus petite, et l'ouvrit: c'était une chapelle. Ses voûtes gothiques, ses vitraux teintés et ses bancs sculptés avaient pris la patine que seuls confèrent plusieurs siècles d'existence. Sans doute avait-elle été construite en même temps que le premier château.

Un drap était tendu sur l'autel qui ne portait pourtant aucune fleur. La croix en or était incrustée de pierres précieuses. Une atmosphère particulière baignait la chapelle, comme si les prières de tous ceux qui s'y étaient recueillis au fil des générations imprégnaient les murs et l'air même qu'on y respirait. Mi-craintive, mi-fascinée, Manella s'agenouilla devant l'autel pour murmurer un prière de remerciements.

C'est alors qu'elle entendit des voix. Elle dressa l'oreille : pas de doute, on venait vers la chapelle. Elle jeta un regard autour d'elle : sans trop savoir pourquoi, elle ne tenait pas à être surprise ici par le marquis ou l'un de ses amis. Non loin de l'autel, elle avisa une porte qui devait mener sans doute à la sacristie et, sans réfléchir, elle s'y précipita.

La pièce était vide, blanchie à la chaux. Un surplis était suspendu à l'un des murs tandis que sur une écritoire reposaient deux gros registres et plusieurs livres de prières. Elle repoussa la porte derrière elle sans la refermer de crainte qu'on n'entende claquer le pêne.

Deux hommes pénétrèrent dans la chapelle. Ils parlaient français. Elle devina qu'il devait s'agir du comte de Fuisse, dont M. Dobbins avait, comme à son habitude, écorché le nom, et de l'autre gentilhomme français.

- Cela suffira largement, dit l'un.

- Je pensais bien que tu serais satisfait, répliqua l'autre. J'ai prévenu le père Anton. Il viendra ici en secret, se cachera et ne se montrera que quand nous lui ferons signe.

- Il y a peu de chances qu'on le découvre ici. Je tiens de Milord que le service n'est assuré que le dimanche. C'est le vicaire du village qui s'en charge.

- Le père Anton sera ici dès que nous aurons fini de dîner, dit l'autre. À présent, il nous reste simplement à voir la cuisinière.

- Ce doit être une vieille et grosse bonne femme qui sert ici depuis la nuit des temps. Pour deux ou trois louis d'or, elle fera n'importe quoi.

- Ici, ils utilisent des souverains. Ne l'oublie pas.

- Oui, j'en ai quelques-uns. Je ne suis pas stupide. Cinq souverains d'or devraient faire l'affaire.

- Assure-toi qu'elle comprenne bien ce que nous désirons.

- Tu peux me faire confiance. Je sais m'y prendre avec les vieilles.

- Et avec les jeunes ! ricana son acolyte.

Ils rirent tous les deux et quittèrent la chapelle. Manella entendit s'éloigner l'écho de leurs pas dans le couloir, puis sortit de la sacristie. Elle n'en croyait pas ses oreilles. À l'évidence, il se tramait ici quelque chose de sinistre. Mais pourquoi la présence d'un prêtre était-elle nécessaire ?

- Je ne comprends pas, dit-elle à haute voix.

Puis elle se souvint que l'un des Français - le comte, sans doute - voulait voir la cuisinière.

Manella ne parvenait pas à deviner pourquoi il avait tant besoin de la voir. En tout cas, se dit-elle, une chose est sûre : lui qui s'attend à trouver une vieille bonne femme, il va avoir un choc !

- Le comte désire vous parler, mademoiselle. Il vous attend dans la salle des écritures, annonça un des laquais à Manella, qui arrivait dans la cuisine.

- Où est-ce ? s'enquit-elle.

- Je vais vous montrer, répondit-il.

Le jeune homme, d'un visage agréable, lui adressa un sourire avant de la précéder. Ils longèrent le couloir et arrivèrent enfin devant une porte que Manella n'avait jamais franchie.

Le laquais l'introduisit : la pièce, petite et confortable, était meublée de deux bureaux et d'une bibliothèque qui couvrait l'un des murs. L'homme qui l'attendait était un de ceux qu'elle avait entendus dans la chapelle. Le laquais se retira en refermant la porte tandis que le comte dévisageait avec stupéfaction la jeune femme.

- J'ai demandé la cuisinière, dit-il en anglais.

Avec un sourire affable, Manella lui répondit en français.

- Je suis la cuisinière, monsieur le comte. Je suis française de naissance mais j'ai toujours vécu en Angleterre.

- Eh bien, en voilà une surprise! Je m'attendais à recevoir la cuisinière anglaise qui sert dans cette maison depuis des années, et que je voulais féliciter pour l'excellent repas qui nous a été servi hier soir.

- Je pense, monsieur, que le repas de ce soir vous plaira plus encore, puisque vous êtes français.

- Vous avez l'intention de nous préparer de la cuisine française ?

- Oui, monsieur. Et je serais très déçue si vous ne l'appréciez pas.

- Je suis convaincu que vous n'avez rien à craindre. D'autant que je sais maintenant à quel point la créatrice de ces plats est charmante et séduisante.

En bon Français, il s'entendait en matière de galanterie. Manella ne répondit pas, se contentant d'attendre en affichant un air à la fois intéressé et impatient, destiné à faire comprendre à son interlocuteur qu'elle ne pouvait pas consacrer sa journée au bavardage.

- Je tenais, bien sûr, à vous complimenter... Mais j'ai aussi un petit service à vous demander.

Mes amis et moi, nous avons préparé une surprise pour monsieur le

marquis.

Toujours muette, Manella opina.

- Nous voudrions lui offrir un peu de joie de vivre, d'élan et d'enthousiasme. Comme vous ne l'ignorez sûrement pas, mademoiselle, ce sont là des qualités très françaises.

Il observa une pause.

Puis il sortit de sa poche une petite boîte. L'objet ressemblait fort à une boîte de tabac à priser. Elle était en émail et un blason, sans doute celui du comte, était gravé sur son couvercle. Il la tenait dans sa main tout en la contemplant d'un air pensif.

- Cette boîte contient la poudre d'une certaine plante dont, étant donné votre jeune âge, mademoiselle, vous n'avez certainement pas entendu parler. Elle pousse dans le sud de la France et vient à peine d'atteindre Paris. Celui qui en prend ressent immédiatement une sorte d'extase, comme s'il volait dans le ciel.

- Voilà qui semble effectivement tout à fait merveilleux. Vous avez raison, monsieur, je ne connaissais pas l'existence de cette plante.

- Vous en verrez ce soir les effets. Il faudrait que vous en mettiez un petit peu - un tout petit peu - dans la nourriture de monsieur le marquis. (Il fronça les sourcils avant de poursuivre:) J'ignore ce que sera notre menu mais je suis certain que vous saurez choisir un plat, peut-

être servi vers la fin du repas, dans lequel vous pourrez intégrer une petite quantité de poudre. L'équivalent d'une cuillère à thé, pas plus.

Il avait ouvert la boîte, remplie d'une substance blanche.

- Vous comprenez, n'est-ce pas, que ceci est uniquement réservé à monsieur le marquis. En aucun cas, cette poudre rare et magique ne doit être gâchée sur mes amis ou sur moi.

- Je comprends, dit Manella.

Le comte lança autour de lui un regard vague.

- Dans quoi puis-je mettre la poudre ?

Sans hésiter, Manella lui prit la boîte des mains.

- Je vais la prendre, monsieur, annonça-t-elle. Et pour éviter qu'elle ne se perde ou que quelqu'un y goûte par mégarde, je vais en retirer juste la quantité nécessaire que je cacherai dans la cuisine.

- Voilà une excellente idée, approuva le comte.

- Si vous voulez bien m'attendre, il me faut à peine une minute pour

aller dans la cuisine et revenir.

Il allait protester mais elle ne lui en laissa pas le temps : elle courait déjà dans le couloir.

La cuisine, fort heureusement, était déserte. Elle versa tout le contenu de la boîte dans une tasse qu'elle enferma soigneusement dans un tiroir dont elle seule possédait la clé.

Puis elle remplit la boîte de farine : elle était identique à la poudre blanche.

Elle retourna à toute allure dans la pièce où l'attendait toujours le comte. À la ride qui lui creusait le front, elle devina son inquiétude.

- Vous avez été prudente ? lui demanda-t-il, avec une brusquerie involontaire, dès qu'elle ouvrit la porte. Vous ne devez en donner à monsieur le marquis qu'une très petite quantité : une demi-cuillère à thé, à peine.

- Je comprends parfaitement, monsieur. Et c'est exactement ce que j'ai pris.

- Vous devrez vous assurer que les laquais serviront ce plat à monsieur le marquis. Il serait désastreux que l'assiette soit donnée à quelqu'un d'autre.

- Je comprends, monsieur. Et je vous promets qu'aucune erreur ne sera commise.

- Je sais que je peux vous faire confiance, affirma le comte en rangeant la boîte dans la poche de son gilet sans prendre la peine d'en vérifier le contenu. Et voici pour le dérangement que je vous cause. Avec cela, vous pourrez sûrement vous offrir une robe qui vous fera plus élégante encore que vous l'êtes actuellement.

Il posa, en la pressant au creux de sa paume, une pièce de cinq souverains. Elle l'accepta avec une petite révérence.

- Merci beaucoup, monsieur le comte. Vous êtes très aimable et je vous suis extrêmement reconnaissante.

- Vous comprenez aussi que nous manquerions au tact le plus élémentaire si mon acte de générosité venait à être connu dans la maison.

- Bien sûr, monsieur, approuva Manella.

Elle recula vers la porte et lui adressa une nouvelle révérence avant de sortir, puis retourna immédiatement dans la cuisine. Ouvrant le tiroir, elle contempla le contenu de la tasse d'un air pensif. Une idée lui était

venue et, plus elle y réfléchissait, plus elle lui semblait bonne.

Excellente même.

Manella entama les préparatifs du dîner bien avant l'heure : car les projets du comte la contraignaient à un ajout au menu qu'elle avait déjà prévu.

Un peu plus tôt, elle avait annoncé à M. Dobbins qu'elle préparait un repas français.

- Voilà qui sera bien nouveau pour nous, avait répondu le brave homme. Milord, lui, en a sans doute pris l'habitude lors de son séjour prolongé en France.

- Je crois, monsieur Dobbins. Mais j'ai besoin de votre aide pour que tout se déroule au mieux.

- Je suis votre obligé ! avait-il répondu avec bonne humeur.

Après avoir établi le menu, elle l'avait porté à M. Watson.

- Des plats français ? s'était-il étonné. Vous ne pensez pas que Milord risque d'en être lassé maintenant ?

- On ne se lasse jamais de ce qui est bon, avait répondu Manella avec assurance. Et la cuisine française, croyez-moi, monsieur Watson, est très, très, bonne.

- Personne ne s'est plaint du repas d'hier, en tout cas. Si j'osais, mademoiselle Chinon, je dirais que vous êtes un vrai don du Ciel. Pour nous, j'entends, qui étions aux abois.

- Merci beaucoup, monsieur. Vous êtes trop aimable, j'ignorais que c'était le ciel qui m'avait envoyée.

Elle l'entendit rire tandis qu'elle quittait la pièce pour retourner bien vite à la cuisine. Pour ne prendre aucun risque, elle avait élaboré un dîner qu'elle avait souvent préparé pour son père, et qui s'ouvrait sur un délicieux pâté de canard, servi dans des assiettes individuelles décorées de rosettes faites de carottes naines et de petites betteraves. Puis venait un consommé, onctueux et doré, dont chaque gorgée, Manella le savait d'expérience, était un régal, suivi d'un saumon frais, péché le matin même dans la rivière par le garde-chasse.

A sa demande, il avait aussi apporté quatre jeunes poulets. Sur le menu, Manella leur avait donné le nom de «poussins». Après une hésitation, elle avait intercalé entre le poisson et les volailles, un sorbet à la poire. Le tout était accompagné de Champagne -elle avait découvert, avec satisfaction - que la cave en regorgeait.



Oui, pensa-t-elle avec une étincelle dans les yeux, le dîner allait être fort différent de ce qu'ils avaient connu la veille. Elle se concentra avec un soin tout particulier sur les poussins.

Dobbins annonça le dîner pour huit heures précises, c'est-à-dire tard, pour des Anglais - le prince régent dînait généralement à sept heures et demie. Mais le marquis, pour profiter de la douceur de l'été, voulait prolonger sa promenade de l'après-midi.

Il avait monté un étalon acheté à peine deux semaines plus tôt. L'animal n'était pas complètement dressé et le marquis avait pris grand plaisir à renouveler cet antique combat entre l'homme et la bête.

Ses trois invités et lui prirent place autour de la table ornée d'orchidées.

La comtesse posa ses longs doigts fins sur son bras.

- Buck, mon bel amour, il est si délicieux de vous avoir pour nous tout seuls. Demain, je serai jalouse de devoir vous partager avec tous vos autres invités.

- J'espère que vous ne tentez pas d'insinuer de façon subtile, ma chère, que je vous négligerais.

- Je ne vous le permettrais pas ! répondit la comtesse en battant outrageusement des cils.

Le marquis l'avait rencontrée à Paris. Il l'avait trouvée amusante, pleine d'esprit et d'une sensualité débordante. La Révolution, la Terreur, la guerre puis l'occupation avaient exigé de la capitale française un lourd tribut. Pourtant, avec une capacité d'adaptation tout à fait singulière, Paris avait bien vite repris goût à la vie et offrait à un homme qui désirait s'amuser de quoi satisfaire tous ses caprices. Il avait pu ainsi, non pas oublier, mais reléguer à l'arrière-plan de la conscience les carnages, les souffrances et les privations endurés pendant tant d'années.

Quant à Yvette, elle avait tout fait pour que le marquis ne pense à rien d'autre qu'à elle. Elle était à son côté dès qu'il quittait le service et ses troupes. Il faut avouer qu'il aurait été inhumain de ne pas trouver désirable la comtesse qui, en parfaite libertine, s'entendait parfaitement dans l'art d'éveiller les désirs.

Elle était veuve. Son mari avait été tué alors qu'il commandait un régiment à la bataille de Leipzig, un an avant l'abdication de Napoléon en 1814 et son bannissement pour l'île d'Elbe.

Yvette n'avait eu de cesse de répéter au marquis que sa famille venait de l'Ancien Régime, mais que son mari n'avait pas eu le choix, et avait

dû combattre pour le « petit caporal corse

».

- Si Henri était vivant, il aurait été ravi de la victoire de l'Angleterre et de constater que vous, mon très brave, avez été reconnu comme un grand soldat.

Son frère, le comte, confirmait ses dires. Lui aussi ressassait - voire radotait : les révolutionnaires les avaient dépouillés de leurs biens, domaines et autres propriétés; ils avaient eu une chance inouïe en échappant à la guillotine...

- Désormais, le seul endroit convenable pour des aristocrates, soutenait-il, est l'Angleterre.

Et c'est là que notre très chère Yvette souhaite demeurer.

En prononçant ces mots, il ne manquait jamais d'adresser au marquis un regard plus éloquent que n'importe quel discours.

Depuis sa sortie d'Eton, le marquis se sentait, quant à lui, poursuivi par des femmes qui souhaitaient l'épouser pour son titre... et pour la fortune et le pouvoir dont il hériterait à la mort de son père. Quand il était devenu comte, il combattait au Portugal et se préoccupait plus de survivre que de nouer des intrigues sentimentales en Angleterre. Il n'en avait pas moins remarqué qu'après avoir obtenu son marquisat les cartons d'invitation s'étaient multipliés comme par magie sur le plateau de ses petits déjeuners. Et cet homme qui avait tant connu de femmes, qui en avait tant vu et possédé, reconnaissait qu'il n'avait jamais été amoureux.

Il avait été parfois intrigué, parfois séduit. Mais jamais il n'avait aimé au point de vouloir partager sa vie avec une femme.

À Paris, Yvette ne lui avait nullement caché qu'elle souhaitait ardemment devenir une comtesse anglaise... et, par-dessus tout, marquise de Buckingdon. Il commençait d'ailleurs à trouver son insistance un peu déplacée. U aurait préféré, en rentrant en Angleterre, ne plus trop la revoir. Mais, lors de son séjour en France, il avait beaucoup parlé de sa demeure qu'il aimait tant, de ses chevaux auxquels il était tellement attaché. Quel homme arraché à son pays n'en aurait pas fait autant ?

Par politesse - plus que par désir réel - il avait donc proposé à Yvette, à son frère et à l'homme qui le suivait comme son ombre, de l'accompagner à Buckingdon. Mais sa décision était prise : dans son esprit, il s'agissait là de leur première et dernière visite.

Il leur était reconnaissant, bien sûr, de ce qu'ils avaient fait pour lui à Paris. Mais, maintenant qu'il était de retour en Angleterre, il voulait

s'occuper de sa famille et renouer avec les amis de son enfance. Il était d'ailleurs très attendu dans la «bonne société » de Londres. Le prince régent tenait beaucoup à le recevoir dans sa résidence de Carlton House.

La nuit précédente, Yvette s'était montrée encore plus exigeante et insistante qu'à l'ordinaire, ce qui n'était pas peu dire. Le marquis, fatigué par le long voyage depuis Londres, en avait été excédé - sans perdre toutefois ses bonnes manières. Il avait alors décidé que quelques émeraudes, assorties aux yeux de sa maîtresse, seraient un parfait cadeau d'adieu.

- Au moins, disait Yvette d'une voix lente et rauque, nous aurons un peu de temps pour nous avant l'arrivée de vos invités.

- Bien sûr, acquiesça le marquis. Et vous devez me dire ce que vous désirez faire. Il y a encore un tas de choses que je ne vous ai pas montrées et mes chevaux attendent vos ordres !

Le sourire d'Yvette lui apprit sans le moindre doute qu'elle n'avait pas exactement les chevaux en tête. Il faut dire que la campagne anglaise n'était guère au goût de la comtesse. Il aurait sans doute été plus sage de l'inviter dans sa résidence de Berkeley Square.

Dobbins et les laquais disposèrent le pâté devant chaque invité. Le marquis s'empara du menu calligraphié avec soin par M. Watson et haussa un sourcil circonspect avant de se tourner vers Yvette.

- Je vois que, ce soir, nous aurons un repas français. En votre honneur, je pense. J'espère simplement que, ma cuisinière étant anglaise, vous ne serez pas déçue.

- Comment pourrais-je être déçue dans votre merveilleux château? répliqua Yvette. Tout ici, Buck mon chéri, est fait pour l'amour.

Le marquis goûta le pâté et, au lieu de lui répondre, s'exclama :

- Mais c'est excellent! J'ignorais que Mme Wade savait préparer d'aussi délicieux pâtés !

- Il est digne des meilleures tables, ajouta le comte. J'aurais aimé avoir eu l'idée de vous en rapporter un de France.

- Si vous l'aviez fait, il serait maintenant dans un bien triste état ! répondit le marquis. N'est-ce pas, Grave ?

L'autre Français hocha la tête avec enthousiasme. Le saumon cuit dans son propre jus suivit le consommé. Tous les convives s'étonnaient, s'exclamaient: jamais ils n'avaient rien goûté de meilleur !

Le sorbet fut une surprise puis Dobbins se pencha à l'oreille du marquis.

- La cuisinière me demande de vous dire, milord, qu'il est d'usage dans la région, quand un homme revient de la guerre de lui offrir un plat spécial : « la blanche colombe de la paix ».

(Il reprit son souffle avant de poursuivre courageusement :) Ce plat est censé porter chance, de façon à ce que le valeureux soldat ne retourne plus jamais au combat. La cuisinière insiste pour que vous soyez le seul à en manger, selon la tradition, et que vous ne le partagiez avec nul autre !

L ayant écouté sans mot dire, le marquis éclata de rire.

- Voilà une légende qui m'est parfaitement inconnue ! Mais, bien sûr, j'obéirai aux ordres de ma cuisinière. Je constate, cependant, que votre « blanche colombe de la paix » n'est pas au menu.

- Non, milord, répondit Dobbins. Mais pour vos invités, elle a préparé des « bébés poussins

». Je crois que c'est ainsi qu'elle les appelle.

Les yeux du marquis étincelèrent de malice, mais il ne corrigea pas son majordome. Un laquais servit les superbes poussins aux trois invités. Ils étaient fourrés d'une délicate farce aux champignons frais et accompagnés de légumes nains, carottes et betteraves, de petits pois frais et de pommes de terre nouvelles en « robe des champs ».

Le marquis goûta sa « colombe de la paix » et fut sincèrement étonné qu'un pigeon puisse, par le talent d'une cuisinière, devenir un mets aussi délicat. C'en était même tout à fait extraordinaire : jamais rien d'aussi tendre, d'aussi fondant n'avait effleuré son palais.

Apparemment, il n'était pas le seul à succomber aux charmes gastronomiques. Un silence absolu régnait tandis que chacun dégustait sa part, paupières mi-closes. Soudain M. Grave, qui avait pris place en face du marquis, se mit à murmurer. Il éleva les mains devant lui, comme pour s'appuyer à l'air, puis s'effondra en avant, le nez dans son assiette.

Extrêmement surpris, le marquis le contempla, en se disant que le pauvre homme avait trop bu. Puis, avant qu'il n'ait le temps de dire quoi que ce soit, Yvette se renversa sur sa chaise et glissa sous la table. Le marquis repoussa son siège tandis que le comte s'écroulait à son tour, renversant son Champagne.

Debout, le marquis resta muet devant un tel spectacle. Puis, comme Dobbins se précipitait à son côté, il éclata :

- Que diable signifie tout ceci ? Allez me chercher la cuisinière ! Il y a sûrement quelque chose dans la nourriture.

Dobbins gagna la porte. Les laquais, prudents, ne bougeaient pas et contemplaient avec des yeux ronds les invités inconscients.

Manella, quant à elle, attendait depuis un bon moment derrière la porte de la salle à manger, craignant que le marquis ne préfère manger un poussin plutôt que le pigeon qu'elle lui avait spécialement préparé.

Elle avait même risqué un coup d'œil par le trou de la serrure pour le sauver en cas de nécessité. Le résultat de son stratagème était par trop incertain: elle avait mis toute la poudre dans la farce des poussins et ignorait l'effet de cette drogue.

Dobbins n'eut pas besoin de lui expliquer quoi que ce soit. Au moment où il ouvrit la porte, elle la franchit et se dirigea droit vers le marquis toujours figé au bout de la table.

Comme elle se plantait devant lui, il la dévisagea avec une stupeur accrue.

- Vous n'êtes pas madame Wade !

- Mme Wade est subitement tombée malade et je la remplace, expliqua Manella avec calme.

- Alors, c'est vous qui êtes responsable de ceci?

D'un geste, le marquis désigna ses invités.

- Ils ont consommé une drogue qui vous était destinée.

- Quoi?

- Monsieur le comte m'a donné cinq souverains pour verser une petite quantité de ce qui était à l'évidence un poison dans votre plat. Vous deviez être le seul à en prendre. Mais, au lieu de cela, j'ai mis toute la drogue dans leurs assiettes.

- Je n'en crois pas un mot! s'exclama le marquis. Pourquoi aurait-il fait une chose pareille ?

- Je pense que vous trouverez l'explication de tout ceci dans la chapelle, répondit Manella.

Le marquis la contempla d'un air éberlué. Effectivement, pensa Manella, présenté de manière aussi abrupte, son propos ne devait avoir pour le marquis aucun sens.

-Je les ai surpris disant qu'un prêtre attendrait là après le dîner.

L'expression du marquis changea du tout au tout: il comprenait enfin et ce qu'il comprenait le mettait très en colère. Ses yeux se durcirent

subitement. Il serra la mâchoire mais reprit, d'une voix parfaitement maîtrisée:

- Dans ce cas, je dois vous remercier de m'avoir sauvé.

- Milord, n'importe lequel de vos admirateurs anglais aurait agi de la même façon.

Elle avait souligné à dessein le mot « anglais », convaincue que le marquis entendrait cet infime reproche. Il réfléchit quelques secondes avant de répondre :

- Nous en discuterons plus tard. D'abord, je vais me débarrasser de cette vermine.

Manella ne s'y trompa pas : l'entretien était terminé. Elle effectua une courte révérence.

Dès qu'elle eut franchi la porte, elle l'entendit donner à Dobbins des ordres brefs, comme s'ils se trouvaient sur un champ de bataille. Elle rangea la cuisine, contemplant avec tristesse le soufflé aux myrtilles qu'elle avait préparé, au cas où. Mais il n'avait pas été nécessaire : les poussins avaient parfaitement rempli leur office.

Quelques lectures lui avaient donné une idée des effets des drogues et elle était assez intelligente pour avoir compris que le comte avait l'intention de donner au marquis la dose nécessaire pour saper sa volonté. Alors, ils l'auraient conduit tout droit dans la chapelle devant ce prêtre corrompu. Sans la moindre hésitation, il aurait acquiescé à la demande du prêtre et se serait ainsi retrouvé marié à Yvette. Le mariage aurait été parfaitement légal, il n'aurait jamais pu le rompre. Il aurait été prisonnier à vie !

Mais je l'ai sauvé ! se dit triomphalement Manella. Et elle n'en était pas peu fière. Les domestiques avaient pris leur repas plus tôt, à six heures comme d'habitude. Elle n'avait donc plus rien à faire qu'à attendre d'être à nouveau convoquée par le marquis. Elle s'assit à la table et prit son mal en patience. Trois quarts d'heure plus tard, Dobbins vint la trouver.

- Milord souhaite que vous alliez le rejoindre dans son bureau, mademoiselle Chinon. Oh là, là, si vous saviez! Nous n'avons jamais vu un tel chambardement !

- Que s'est-il passé ? Demanda-t-elle.

- Milord a fait préparer le phaéton de M. Grave. Et il les a fait jeter tous les trois dedans. Ils dormaient encore ! Pas moyen de leur tirer le moindre mot. On a flanqué leurs bagages à l'arrière et le laquais a reçu pour ordre de ne pas s'arrêter avant Londres, à même Douvres !

M. Dobbins éclata de rire.

- Vous auriez dû les voir, tous les trois là-dedans, serrés comme des sardines, ajouta-t-il.

- Ils n'ont pas... repris conscience? s'enquit Manella d'une voix hésitante.

Elle n'avait eu aucun désir de tuer qui que ce soit.

- Ils n'ont aucune idée de ce qui est en train de leur arriver. Mais, tranquillisez-vous, ils sont bien vivants. Le comte ronfle même comme un ours au zoo !

- J'imagine qu'ils se réveilleront avec une bonne migraine, dit Manella.

- Certes, acquiesça Dobbins, et ils l'auront bien méritée! Comment ont-ils pu oser essayer de droguer Milord ! Ah, je vous l'avais bien dit, on ne peut jamais se fier à ces grenouilles. (Il se reprit très vite en réalisant à qui il s'adressait.) Mais vous n'êtes pas comme eux, mademoiselle. Pour moi, vous êtes bien plus anglaise que française.

- Je prendrai cela comme un compliment, monsieur Dobbins, et je vous en remercie.

Maintenant, je ne dois pas faire attendre Milord.

Un laquais l'attendait devant la porte du bureau - une des innombrables portes donnant sur le long corridor. Elle entra dans la pièce aux murs peints d'un très beau vert d'eau, et décorés de tableaux représentant des chevaux. Le marquis se tenait devant la cheminée qui, durant l'été, abritait des plantes fleuries.

Il se tourna immédiatement vers Manella qui, s'arrêtant devant lui, effectua une brève mais gracieuse révérence.

- Asseyez-vous, mademoiselle Chinon. Oui, on m'a dit votre nom et on m'a précisé que vous aussi étiez française.

- J'ai dit à M. Dobbins que mes parents étaient des émigrés français ayant fui la Révolution, répondit-elle. Mais, en fait, le père de mon père était anglais alors que son épouse, ma grand-mère, était française. Ce qui fait que mon père était à moitié français et moi, un quart seulement.

Le marquis éclata de rire, ce qui eut pour effet de dissiper la tension.

- Mais il est certain que vous cuisinez comme une Française, dit-il. Je me suis régalé de chaque bouchée des cinq plats servis ce soir. Pourquoi ne pas m'avoir averti de ce qu'ils tramaient contre moi ?

demanda-t-il subitement.

- J'ignorais les effets de la drogue, répondit Manella. Le comte m'avait simplement dit qu'elle vous donnerait un peu de cette joie de vivre et de cet enthousiasme qui manquent parfois aux Anglais.

- Ce qu'il n'a pas dit, c'est qu'elle briserait ma volonté. Et je sais à présent dans quel but.

- Que... qu'avez-vous fait du prêtre? s'enquit Manella, curieuse.

- Je lui ai dit que si jamais il reposait un pied sur mes terres, je le ferai arrêter pour conspiration. Je n'ai jamais vu un homme courir aussi vite !

Manella rit à son tour.

- J'ai déjà entendu dire que vous aviez... éloigné vos... amis.

- Il n'y a donc plus qu'un problème à régler, déclara le marquis : Vous. Je dois vous dire, mademoiselle Chinon, que je vous suis extrêmement reconnaissant. Comment puis-je vous remercier ?

- C'est à moi de vous remercier, répondit Manella. J'ai eu la bonne fortune d'apprendre la maladie de Mme Wade et j'ai ainsi été embauchée à votre service. Il m'a même été permis de garder avec moi mon cheval et, comme vous le voyez, mon chien.

Flash, qui l'avait suivie dans le bureau, s'était sagement allongé sur un tapis et semblait prodigieusement passionné par le dialogue entre sa maîtresse et cet inconnu.

- Si votre cheval vaut votre chien, remarqua le marquis, je sens qu'il va énormément me plaire.

- J'aime Hero autant que j'aime Flash, dit Manella, et je vous suis très reconnaissante de nous laisser rester ici où personne ne nous trouvera.

Elle avait parlé sans réfléchir mais le marquis fut prompt à remarquer :

- Ainsi, vous êtes en fuite ! J'imaginai bien que cela pouvait être la raison qui me vaut le plaisir de votre compagnie !

- Oui... je suis en fuite, admit Manella. Mais je ne souhaite pas en parler.

- Alors, nous discuterons d'autre chose, convint de bonne grâce le marquis. Dites-moi ce que vous pensez du château.

- Vous savez déjà ce que je vais répondre. Il est magnifique et il vous convient parfaitement.

- Ah, mais voilà que vous me flattez, dit le marquis avec une étincelle



dans les yeux.

- Comment pourrais-je faire autrement quand je sais avec quel zèle et quelle bravoure vous avez combattu aux côtés de lord Wellington ? Le prince régent lui-même vous a récompensé pour vos services.

- En faisant de moi un marquis ? fit-il. Bah, je crois que je suis plus fier d'être le onzième comte.

- L'étape suivante est le duché, remarqua Manella.

- Voilà une étape que je n'ai nulle envie de franchir. J'ai eu mon content de combats et de guerres. Je ne désire plus à présent que dormir dans mon lit, sous mon toit et parcourir mon domaine.

- Eh bien, vous êtes désormais en position de le faire.

Il y eut un petit silence. Soudain, quelque chose avait changé : le marquis la contemplait d'une façon fort différente... d'une façon qui l'intimidait.

Elle sursauta quand il reprit la parole :

- Je veux voir votre cheval. Je suis certain qu'il est aussi exceptionnel que sa maîtresse et son chien. Monterez-vous avec moi demain matin ?

- J'en serai ravie, répondit-elle. Aujourd'hui, je me disais que, puisque vous montiez de si bonne heure, il me faudrait sortir encore plus tôt pour donner un peu d'exercice à Hero, de façon à ne pas vous déranger.

- Vous ne me dérangerez pas, dit le marquis, puisque vous monterez avec moi.

Il y eut un nouveau silence durant lequel ils se dévisagèrent. Manella eut l'étrange sensation qu'ils se parlaient sans rien dire.

À nouveau, le marquis brisa le silence.

- J'ai envoyé mes valets prévenir mes amis qui devaient venir demain que je ne puis malheureusement pas les recevoir.

- Vous avez fait cela ? s'exclama Manella. Mais pourquoi ?

- Parce que, malgré toutes les précautions, ce qui s'est passé ici ce soir est une histoire trop croustillante pour qu'elle reste secrète.

- Oh ! oui, bien sûr... je n'y avais pas pensé !

- Je serais étonné que ces trois malotrus racontent leur forfait, mais on ne pourra empêcher les domestiques de bavarder. Les invités viennent avec leurs équipages, leurs valets, leurs servantes. En un rien de

temps, cette histoire aurait fait le tour de Londres. Inévitablement, conclut le marquis d'un ton pensif.

- Vous êtes très sage, dit Manella. Ce serait réellement une erreur de laisser les gens...

bavarder de... ce qui s'est passé.

Un petit frisson la saisit. Son oncle risquait d'entendre parler de cette mésaventure ! S'il apprenait que la jolie cuisinière qui avait sauvé le marquis possédait un cheval et un chien, il ne mettrait pas longtemps à comprendre !

Un tremblement irrépessible parcourut ses membres.

- Mais... vous avez peur ! s'exclama le marquis. Qui vous effraie et... pourquoi ?

Elle eut un petit geste des mains.

- Comme je l'ai dit à Monsieur le marquis, je ne souhaite pas en parler.

- Je pourrais sans doute vous aider, dit le marquis. Généralement, je me débrouille fort bien pour résoudre les problèmes et, croyez-moi, ce ne sont pas les problèmes qui m'ont manqué à la guerre. Pourquoi ne pas me faire confiance ? Je ne désire qu'effacer la peur que je lis dans vos yeux.

Le regard débordant de gratitude, elle inclina la tête pour le remercier de sa gentillesse.

- Je pense être, pour le moment, en sécurité. Mais... si je ne le suis plus, je vous le dirai.

- Est-ce une promesse ? insista le marquis.

- Oui.

Elle eut l'impression fort troublante qu'après cette promesse, elle n'aurait d'autre ressource que de s'en remettre à lui.

Malgré sa fatigue, Manella eut du mal à trouver le sommeil. Tant d'événements, tant d'émotions, en si peu de temps, la troublaient. Le visage du marquis dansait sous ses paupières fermées. Il s'était montré si gentil, si compréhensif ! Quand elle s'était levée pour prendre congé, il lui avait demandé :

- Et notre promenade ? À sept heures ? Ou bien est-ce trop tôt pour vous ?

- Ce n'est pas trop tôt mais, à cette heure-là, je devrais être en train de préparer votre petit déjeuner.

Il avait éclaté de rire.

- Ne vous en inquiétez pas: si je dois attendre quelques minutes à notre retour, je ne vous en tiendrai absolument pas rigueur.

Elle avait gagné la porte mais le marquis l'avait devancée.

- Je ne puis vous laisser partir sans vous remercier encore de m'avoir sauvé d'un danger dont je n'avais même pas conscience.

- Comment imaginer que des gens puissent être capables... d'une telle manœuvre ?

- Je me suis toujours vanté de pressentir les intentions de mes ennemis et de ne jamais me laisser abuser. Mais ce soir, j'ai lamentablement échoué au jeu des devinettes. Je ne puis donc que réitérer l'expression de ma gratitude et de ma reconnaissance.

Il lui avait alors saisi la main, et l'avait portée à ses lèvres. Manella avait cru qu'il allait s'incliner seulement dans un baise-main formel. Mais ses lèvres avaient frôlé sa peau. Un feu étrange s'était répandu dans ses veines et sa timidité naturelle avait immédiatement repris le dessus : elle avait reculé.

Dans le couloir, elle s'était mise à courir sans souci de l'unique laquais qui la suivait d'un œil fatigué. Elle avait gravi les escaliers à toute allure, Flash sur ses talons, et ne s'était arrêtée que dans sa chambre, la porte soigneusement refermée sur elle.

Une étrange impression l'envahissait maintenant : elle se sentait libérée de la terreur qui l'avait envahie, lorsqu'elle avait fui son oncle. Elle se releva et écarta le rideau devant la fenêtre. La lune brillait sur le lac et les étoiles scintillaient dans le ciel pur. Et elle n'aurait su expliquer pourquoi une douce euphorie, une joie inconnue l'habitait.

Lorsqu'elle arriva aux écuries, un peu avant sept heures, elle ne fut pas autrement surprise de découvrir que le marquis l'y avait précédée. Il choisissait la bête qu'il allait monter et avait déjà donné l'ordre de seller Hero. Quelques minutes plus tard, ils partaient, côte à côte.

- Votre monture est aussi exceptionnelle que votre cuisine !
- C'est un compliment qui s'adresse à Hero, et qu'il apprécie sûrement à sa juste valeur. Il y a tellement de chevaux splendides, ici!
- J'ai bien l'intention d'en acheter de nouveaux. Mon dernier cheval de guerre va m'être envoyé de France. Je tiens à ce qu'il passe ses dernières années dans la paix et le confort.

C'était bien là, aux yeux de Manella, un trait de caractère propre au marquis. Un homme tel que lui savait prouver sa reconnaissance aux bêtes qui l'avaient servi, et ferait tout pour qu'elles finissent leur vie dans le bonheur.

Quelle différence avec son oncle ! Les chevaux qu'elle avait dû abandonner chez elle allaient être vendus ou tués dès qu'il pourrait se permettre de les remplacer.

- Vous semblez bien triste, remarqua le marquis. Pourquoi ?

Surprise par cette question, Manella se força à sourire.

- Je pensais simplement à tous ces chevaux qui, après avoir si bien servi leurs maîtres pendant des années, sont vendus au boucher ou même tout bonnement abandonnés.
- Nous ne pouvons pas changer le monde, dit le marquis, mais nous pouvons au moins essayer, chacun dans notre petit coin.

Oui, il avait raison. Elle lui sourit encore.

- Si nous faisons la course? proposa-t-il. Mon Tempest contre votre Hero.
- D'accord ! Vous êtes prêt ? Partez !

Et, sans plus attendre, elle lança Hero au galop. À peine surpris, le marquis partit une fraction de seconde derrière elle. Ils se trouvaient face à une prairie assez vaste. Mais malgré tous ses efforts, et ceux de Hero, elle ne parvint pas à garder la tête. En arrivant au bout du champ, le marquis la devançait d'une demi-longueur.

- Vous avez... gagné ! s'exclamat-elle, haletante.
- Et vous êtes la meilleure cavalière qu'il m'ait été donné de rencontrer! répondit le marquis avec enthousiasme. J'ai dû me donner à fond.

Manella éclata de rire.

- Milord, je vous remercie du compliment.

- Ce n'est pas un compliment mais une simple constatation. Ce qui m'amène à une nouvelle interrogation. Je suis curieux de savoir pourquoi il vous faut gagner votre vie alors que vous possédez une bête aussi belle.

- Je vous l'ai déjà dit, c'est un secret. Il se trouve que je suis arrivée dans ce village au meilleur moment pour moi. Votre cuisinière venait d'avoir une attaque et votre majordome s'affolait car il craignait de vous voir mourir de faim.

Le marquis s'esclaffa.

- Je suis tout à fait certain que Dobbins a dû vous prendre pour une fée quand vous lui avez dit que vous saviez cuisiner.

Il s'interrompt pour la contempler longuement avant de poursuivre :

- Et je ne suis pas loin de le croire, moi aussi. Il est impossible qu'une simple mortelle cuisine aussi bien, monte aussi bien et soit aussi belle !

- Oh, vous ne devriez pas me flatter ! protesta Manella. (Et avisant devant eux plusieurs barrières assez basses qui servaient à séparer les champs, elle ajouta :) Je sens que Tempest et Hero meurent d'envie de nous montrer qu'ils sautent aussi bien qu'ils courent.

Ils s'élancèrent en riant, et les deux montures franchirent sans effort ces barrages de peu d'importance pour leur carrure athlétique.

- Il y a un parcours d'obstacles, un peu plus loin, dit le marquis. Je sais qu'il n'est pas en excellent état mais je compte bien le faire réparer. Alors, nous verrons si Hero saute mieux que Tempest, ce qui, j'en ai bien peur, est le cas.

- Il sera ravi de sauter, fit Manella avec enthousiasme, et je prierai pour qu'il gagne.

- Voilà un handicap parfaitement injuste pour Tempest.

Le trajet leur parut bien bref. Ils riaient et s'amusaient comme des enfants. Vint l'heure de rentrer au château. Ils étaient en vue des écuries lorsque le marquis se tourna vers elle, l'air subitement très sérieux.

- Il m'est difficile d'exprimer à quel point j'ai apprécié cette promenade. Que comptez-vous faire de votre journée ?

- Je n'y ai guère songé, répondit-elle. Vous serez seul, n'est-ce pas, maintenant que vous avez reporté la visite de vos amis ?

- J'espérais la passer en votre compagnie, dit le marquis. Et j'ai une suggestion qui, je l'espère, vous tentera.

Dans le regard de Manella, voilé par ses longs cils noir, passa une lueur interrogative.

- Est-ce une suggestion ou un ordre ?

- Disons, une suggestion que vous ne pourrez pas refuser. Il y a une colline, sur mon domaine, d'où l'on peut contempler cinq comtés à la ronde. Le panorama est imprenable !

J'ai envie de vous y emmener. Nous pourrions partir après le déjeuner ou, mieux encore, l'emporter avec nous si vous voulez bien avoir l'obligeance de nous préparer quelque chose ?

Les yeux de Manella brillaient. Dire qu'elle était tentée était un bien doux euphémisme.

xMais elle répondit pourtant d'une voix hésitante :

- Vous ne craignez pas de faire jaser ?... ou même de choquer?... Si l'on apprenait que vous vous promenez avec votre cuisinière !

- S'ils le sont, tant pis pour eux. Mais j'ai le sentiment que Dobbins et Mme Franklin, qui a été ma nourrice quand j'étais petit garçon, me comprendront. Maintenant que je suis enfin revenu chez moi, il est normal que je fasse partager mon enthousiasme pour mon domaine à quelqu'un.... et donc, pourquoi pas à vous ?

- Voilà qui est très plausible, se moqua gentiment Manella. Mais milord sait sûrement aussi bien que moi que... les domestiques parlent.

- Ils parleront de toute manière, et tout le village avec eux, de ma si jolie et si intelligente nouvelle cuisinière. Sans compter que cette belle dame a du sang français dans les veines !

- Ce qui devrait être un handicap, lui rappela Manella.

- Comme j'espère bien manger encore quelques-uns de vos délicieux petits plats français ce soir, c'est pour moi, bien au contraire, un avantage.

Elle le quitta aux écuries, non sans l'avoir poliment remercié. Puis elle courut à la cuisine.

À son grand soulagement, elle constata que Bessie et Jane avaient déjà commencé les préparatifs du petit déjeuner. Elle posa son chapeau et la veste de son habit de monte sur une chaise.

Rapidement, elle se mit aux fourneaux et avait déjà préparé plusieurs

plats quand Dobbins vint lui annoncer que Milord se trouvait dans la salle à manger.

- Demandez-lui de commencer par ceci, monsieur Dobbins. Le poisson et les saucisses seront prêts quand il aura terminé.

Dobbins ne fit aucun commentaire.

On aurait juré que, pour lui, le monde venait de basculer et qu'il refusait désormais de se laisser surprendre par quoi que ce soit. À vrai dire, chacun au château avait abondamment commenté les événements de la veille. Mais, pour l'instant, on gardait le silence. Personne ne s'avisa de remarquer quoi que ce soit quand Manella, un peu plus tard, fit porter un énorme panier aux écuries. Puis un autre, plus petit, contenant du vin, de l'eau et du café.

Après le petit déjeuner, elle était montée se changer, troquant son habit de monte pour l'une des jolies robes légères qu'elle avait amenées. Mais si elle avait bien songé à prendre des robes, elle n'avait pas de chapeau. Comment faire ?

Elle en était là de ses questions quand Mme Franklin vint la rejoindre.

- Je viens d'apprendre que Milord va inspecter le domaine, et que vous l'accompagnez pour lui servir son déjeuner.

- Il me l'a effectivement demandé.

- Et c'est très bien ! affirma la gouvernante à la grande surprise de Manella. La nourriture qu'ils servent dans les auberges des environs est indigne de milord ! Au moins, avec vous, je suis sûre qu'il mangera convenablement.

- Je l'espère.

- Ce que je peux dire, c'est que ceux qui ont essayé de tendre un piège à Milord hier n'auraient pas dû être autorisés à goûter ne serait-ce qu'une bouchée de votre cuisine ! C'était du pur gâchis ! De la... confiture aux cochons ! osa-t-elle ajouter, partagée entre sa retenue naturelle et son indignation.

- Sans doute. Mais Milord a aimé les cinq plats qui lui ont été servis. Là est l'important.

- Vous avez bien raison, mademoiselle ! Eh bien, si vous accompagnez Milord, vous allez parcourir des terres qui sont dans cette famille depuis six générations !

Au ton de la vieille dame, Manella comprit qu'elle - et Dobbins, sans doute - estimaient faire partie de la famille.

- J'ai donné toutes les recommandations à Bessie et Jane pour votre déjeuner, madame Franklin. Il sera froid, malheureusement, mais j'espère qu'il vous conviendra.

- Allons, allons, ne vous inquiétez pas de cela. Amusez-vous, prenez du bon temps tant que vous êtes jeune ! Les problèmes viennent avec l'âge... et les regrets aussi !

Elle avait l'air si désenchantée ! Avait-elle été malheureuse avec M. Franklin, à supposer que M. Franklin existât ? La tradition voulait que les gouvernantes et les cuisinières soient appelées « Madame », qu'elles soient mariées ou non. Mais Manella n'avait pas le cœur à la tristesse. Elle ne fit aucun commentaire et préféra changer de sujet.

- Madame Franklin, je n'ai pas de chapeau.

- Oh ! je n'y avais pas songé. Je suis sûre de pouvoir vous en trouver un dans les vieilles malles de feu Milady, mais elles sont empilées au fond du grenier. Tout ce que je puis vous suggérer pour le moment c'est de prendre une ombrelle.

- Excellente idée ! Je savais que vous pourriez m'aider.

- Je ferai descendre les chapeaux au cas où vous en auriez besoin une autre fois, mais les ombrelles se trouvent ici.

Elle quitta la chambre et se dirigea vers la petite porte de la lingerie où étaient rangés draps, couvertures et linges de toilette. Dans un placard, Mme Franklin dénicha deux petites ombrelles qui convenaient parfaitement pour une promenade en phaéton : pas trop grandes pour ne pas offrir de prise au vent mais assez larges pour abriter du soleil. Manella choisit la rose bordée de dentelle qui se mariait fort bien avec sa robe de mousseline brodée de fleurs des champs.

- Vous ne rencontrerez sans doute pas grand monde sur le domaine. Mais si tel était le cas, serrez votre ombrelle contre vous et on ne verra pas que vous ne portez pas de chapeau.

- Excellente idée. Je vous remercie !

Les pieds ailés, elle s'envola au-dessus des marches. Du hall, par la porte ouverte, elle aperçut le marquis. Il flattait l'encolure des chevaux attelés au phaéton. Des laquais fixaient les paniers d'osier à l'arrière de la voiture. Manella s'avança en haut des marches et le marquis vint à sa rencontre.

- Laissez-moi vous aider à monter, mademoiselle Chinon. J'espère que nous ne serez pas effrayée si je conduis vite.



Après la course du matin, il plaisantait !

- J'essaierai, milord, dit-elle en affectant une mine outrageusement modeste.

Il lui tint la main tandis qu'elle se perchait sur le siège haut et, grimpant à ses côtés, il prit les rênes. Un laquais s'installa derrière eux sur un siège minuscule et assez précaire.

Ils partirent.

Manella ouvrit son ombrelle.

- Qu'est devenu votre chapeau ? s'enquit le marquis.

- Je n'ai pu prendre trop de bagages... en partant.

Il dirigeait son attelage d'une main experte, avec souplesse mais fermeté.

- Me direz-vous qui vous avez fui ? demanda-t-il finalement. Et pour quelle raison ?

Elle se tourna pour le regarder droit dans les yeux.

- S'il vous plaît... laissez-moi oublier, aujourd'hui... et profiter de cette journée. Je ne désire pas penser aux raisons qui font que je me trouve ici... ni à ce qui s'est passé hier. Je veux simplement m'extasier devant ces montures superbes qui nous entraînent et penser à toutes ces belles femmes qui se mordraient les doigts si elles apprenaient que je me promène seule avec le héros de Waterloo !

Les yeux du marquis étincelèrent.

- Belle diversion ! commenta-t-il. Et suffisamment intelligente pour que je cesse de me demander comment gagner votre confiance.

- Est-ce ce que vous cherchez ?

- Entre autres... Mais vous avez raison : moi aussi, je tiens à profiter de cette journée paisible. Me voilà enfin sur mes terres, conduisant mes chevaux au côté de la plus belle jeune femme que j'aie jamais rencontrée !

Il y avait une telle sincérité dans sa voix que Manella ne put s'empêcher de rougir.

La promenade, assez longue, s'effectua pour l'essentiel dans un silence agréable. Finalement, le marquis arrêta la voiture dans une clairière au milieu d'une forêt, où Manella découvrit avec surprise une petite cabane en bois. Elle se tourna vers le marquis, l'air interrogateur.

- C'est un pavillon de chasse où nous nous arrêtons parfois pour

déjeuner. J'ai pensé que nous y serions plus à notre aise qu'assis dans l'herbe et adossés à un tronc d'arbre.

- Bien sûr ! Et cet endroit est si charmant !

Le marquis ordonna au laquais de décharger les paniers et Manella prépara le pique-nique, qui commençait par un reste de l'excellent pâté de la veille, suivi de tranches fines comme des hosties de toutes les viandes qu'elle avait pu dénicher dans le garde-manger, accompagnées d'une salade assaisonnée d'une délicieuse vinaigrette.

Le marquis la comblait d'éloges. Quand elle sortit les fromages - dont un fromage blanc à la louche qu'elle avait achevé la veille - il s'extasia. Elle avait aussi cuit, pendant la nuit, des petits pains ronds sur lesquels ils étalèrent du beurre fabriqué dans une des fermes du marquis. Le vin blanc, frais et léger comme une aube d'été, enchantait le marquis.

Enfin, Manella servit le café. Ils bavardèrent longuement, assis face à face à la vieille table en chêne. Les fenêtres étaient ouvertes et le soleil ruisselait dans la pièce. Le chant des oiseaux, les bruits furtifs des petits animaux de la forêt troublaient seuls le silence. Le laquais s'était enfoncé dans les bois pour amener les chevaux se désaltérer à une rivière d'eau de source.

Manella avait l'étrange impression que le marquis et elle n'étaient plus sur terre. Du moins ce n'était plus la planète qu'elle avait connue jusque-là. Soudain, la conversation s'arrêta. Le silence les enveloppa.

- À quoi pensez-vous? demanda le marquis.

- À vous, dit-elle, incapable de mentir.

- Et moi, je pensais à vous. Je me demandais comment il est possible d'être en même temps aussi belle et aussi intelligente. Mme Wade aurait préparé un pique-nique très différent : plus frugal, moins élaboré. Et, comme si cela ne suffisait pas, vous parlez comme si vous connaissiez le monde entier.

- Oh... je l'ai surtout souvent imaginé. Je n'en connais, en réalité, que ce qu'en apprennent les livres.

- Et j' imagine qu'un jour un homme aura la chance de vous emmener dans ces endroits que vous avez découverts dans une bibliothèque et qui sont devenus une part de vos rêves ?

Il posait sur elle un regard intense comme s'il guettait une réponse à laquelle il attachait la plus grande importance.

Manella détourna les yeux.

- Bien sûr, dit-elle, j'espère que cela arrivera un jour. Mais jusqu'à

présent, je n'ai pas rencontré l'homme en question.

Elle n'avait pas fini sa phrase qu'elle comprenait que le marquis s'était joué d'elle : il avait su lui faire avouer qu'elle ne fuyait pas un amant. Elle s'en voulut, s'accusa de stupidité pour ne pas avoir compris plus vite où il voulait en venir.

Elle se leva.

- Si la route est encore longue jusqu'à cette colline dont vous m'avez parlé, je ferais mieux de ranger tout cela.

À sa grande surprise, au lieu de la gronder, le marquis se mit en devoir de l'aider, rangeant les plats dans le panier et bouchant le vin. Puis il appela le laquais qui l'attela les chevaux et ils repartirent.

Manella n'aurait su dire si, de cette colline, on voyait effectivement cinq comtés mais la vue était réellement saisissante. Quand ils redescendirent le long des rochers qu'ils avaient escaladés, et rejoignirent le phaéton, elle remarqua :

- En vous voyant contempler votre domaine, de là-haut, je songeais que vous aviez l'air d'un monarque ! Je comprends que vous soyez fier de votre château et de la longue histoire inscrite sur vos terres.

- Bien sûr que j'en suis fier, dit le marquis. Mais parfois cette charge n'est pas sans présenter quelques inconvénients.

Manella attendit qu'il lui explique la nature de ces inconvénients mais il garda le silence. Il semblait soudain préoccupé et très pressé de rentrer. Il conduisit vraiment vite. Si vite qu'il fut impossible à Manella d'ouvrir son ombrelle. À cette allure, il n'était bien sûr pas question de parler.

En arrivant dans la cour du château, le marquis arrêta la voiture dans une gerbe de poussière. Les laquais qui les attendaient se précipitèrent pour s'occuper des bêtes. Quant au marquis, il semblait avoir beaucoup d'ordres à donner.

Manella rentra donc sans rien ajouter. L'attitude du marquis durant la fin de leur promenade la rendait perplexe. Elle monta dans sa chambre et s'agenouilla près de Flash qui, excité par le grand air de la promenade, remuait la queue et semblait encore vouloir sortir.

Elle le prit dans ses bras.

- J'ai du travail, Flash. J'aimerais bien t'emmener encore te promener, mais tu vas devoir attendre la fin du dîner.

Elle se surprit à se demander si le marquis la ferait demander comme la veille. Elle avait envie de le voir, de lui parler, d'être avec lui.

Après tout il avait annulé la visite de ses amis et serait seul. Sans doute rechercherait-il une compagnie. Quel homme merveilleux ! murmura pour elle-même Manella. Quelle chance j'ai de l'avoir rencontré et d'avoir pu passer un moment avec lui !

Une peur soudaine la traversa. Si, pour une raison ou pour une autre, elle venait à être séparée de lui, s'il devait aller à Londres ou si elle devait fuir encore, elle pressentait qu'il lui manquerait. C'était un sentiment auquel elle n'était pas préparée.

Lorsqu'elle regagna sa chambre, le soir, Manella se sentait abattue. Pas une fois, depuis leur retour au château, le marquis ne s'était enquis d'elle. Il ne lui avait même pas proposé une nouvelle promenade à cheval avec lui, le lendemain. En quoi l'avait-elle contrarié ?

S'ennuyait-il en sa compagnie ?

Dans la chambre à coucher, Flash, à son habitude, tourna une demi-douzaine de fois sur lui-même avant de s'installer sur la descente de lit. Manella se déshabilla machinalement : pour elle, le soleil et la lune s'étaient éteints. Elle avait l'impression d'être enveloppée d'un brouillard qu'elle ne connaissait pas, qu'elle ne comprenait pas. Tout était si merveilleux ce matin ! songeait-elle amèrement. La course entre Tempest et Hero... la promenade du déjeuner... le petit pavillon de chasse. En grimpant à bord du phaéton, elle s'était dit que, de sa vie, elle n'avait jamais vécu journée plus enthousiasmante.

Mais la comtesse était très séduisante. Le marquis la regrettait-il ? Oui, sans doute Manella lui avait-elle paru bien fade, en comparaison. La comtesse était une aristocrate française, pleine de verve et d'esprit... et de savoir-faire. Manella se rappela une confidence de Dobbins : cette femme avait le don de faire rire le marquis.

- Vous les connaissez, ces Froggies, avait-il ajouté, ils parlent toujours à double sens. Mais Milord semble toujours tout comprendre, il ne se laisse pas abuser. Quant à cette femme !

Croyez-moi, elle sait parler aux hommes !

J'imagine que je devrais essayer de l'imiter, songea Manella, morose.

Pourtant, quelles qu'aient été les relations entre la comtesse et le marquis, celui-ci avait été bien déçu. Manella s'étonnait même qu'il ait pu lui accorder sa confiance si longtemps.

Elle avait bien regardé le comte et ce M. Grave tandis qu'ils gisaient inconscients dans la salle à manger. Ils lui avaient paru laids et déplaisants, le second tout particulièrement. Elle ne pouvait s'empêcher de penser que n'importe qui, doté d'un peu de bon sens, n'aurait jamais accordé le moindre crédit à ce M. Grave. Elle avait sauvé le marquis. Sans elle, il serait à présent marié à la comtesse. Elle essayait de s'accrocher à cette idée mais soudain, une autre pensée s'insinua en elle :

Et s'il regrette ? Et s'il regrette de ne pas l'avoir avec lui maintenant ?

Elle se brossa longuement les cheveux comme sa mère lui avait appris à le faire, chaque soir. Puis elle se coucha enfin et souffla les chandelles. Dans l'obscurité, parce qu'elle avait besoin de réconfort, elle se pencha pour flatter la tête de Flash.

- Tu es un beau garçon, souffla-t-elle. Je t'aime vraiment beaucoup. Et toi, au moins, tu ne me décevras jamais !

Elle ferma les yeux et entama ses prières. Soudain, Flash se mit à gronder sourdement. Chez lui, c'était signe d'un danger imminent. Manella se demanda ce qui l'inquiétait. Un silence absolu régnait dans la demeure. Il grogna encore, se dressa, puis se dirigea vers la fenêtre.

- Qu'y a-t-il, Flash ? chuchota-t-elle.

Il avait une bonne raison de se conduire de la sorte, elle en était sûre. Il n'aboyait pourtant pas. Pas encore, se dit-elle en frissonnant.

- Qu'as-tu senti ?

Elle quitta le lit et s'approcha de la fenêtre à son tour, tira le rideau. Un rayon de lune la nimba de sa lueur argentée. Se dressant sur ses pattes arrière, Flash prit appui sur le rebord : Manella se pencha et regarda au-dessous d'elle. Ce qu'elle vit la pétrifia. Un homme se trouvait là, à quelques mètres : il escaladait le mur du château.

L'exercice était facilité par les vieilles briques qui offraient beaucoup de prises. Il pouvait aussi s'aider des parapets et des ornements garnissant les fenêtres du rez-de-chaussée.

Elle fixa l'intrus, se demandant quel était son but. Ce fut alors qu'elle aperçut une voiture fermée, à moitié dissimulée sous les arbres du parc. Près d'elle, à peine visibles dans l'ombre, se tenaient deux autres hommes.

L'individu qui escaladait la muraille continuait à se hisser lentement mais sûrement.

Soudain, Manella se rendit compte qu'il approchait de sa fenêtre. Et qu'il ressemblait beaucoup à M. Grave. Avec un petit cri d'horreur, elle se rua vers la porte de la chambre et courut comme une folle vers la seule autre personne qui dormait à cet étage.

La grande suite occupée par le marquis se trouvait à l'autre extrémité du long couloir. Flash galopait à ses côtés, elle l'atteignit en quelques secondes. Elle ouvrit la porte et, sans la moindre hésitation, pénétra dans la petite entrée, éclairée par un chandelier allumé. Elle ouvrit la deuxième porte. Celle-ci donnait directement dans la chambre à coucher du maître des lieux.

Le marquis ne dormait pas encore. Confortablement installé contre un oreiller, il lisait.

À son entrée, il leva vers elle des yeux ébahis.

- Il y a... un homme, haleta-t-elle, qui escalade... le mur... du château. Il vient vers ma chambre... C'est M. Grave... je crois qu'il veut me tuer !

Pendant un instant, le marquis se contenta de la fixer avec stupéfaction. Puis, rejetant son livre et les draps, il se leva.

- Je vais voir, dit-il. Restez ici et n'ayez pas peur.

Il enfila une robe de chambre sombre et fouilla dans un tiroir dont il sortit un pistolet.

Manella le regardait faire d'un air effaré. Elle se souvint brusquement qu'elle avait pris l'arme de duel de son père. Mais pas une seconde, elle n'avait songé à s'en servir. Le marquis gagna la porte.

- Restez ici et gardez Flash avec vous, ordonna-t-il.

- Je vous en prie... faites attention... il pourrait vous blesser, murmura-t-elle.

Elle n'avait pas terminé sa phrase qu'il était déjà parti. L'avait-il seulement entendue? Prise d'une soudaine faiblesse, comme si ses jambes se refusaient à la porter, elle s'assit au bord du lit, enfouit son visage dans ses mains. Flash, qui sentait son angoisse et son trouble, vint la rejoindre et nicha son museau entre ses genoux. Elle le prit dans ses bras.

- Je suis sûre qu'il veut me tuer, Flash ! Le comte et lui ne me pardonneront jamais d'avoir fait échouer leur plan !

Flash hocha gravement la tête. Elle le serra plus fort, tendant l'oreille, redoutant d'entendre un coup de feu. Le marquis arriva très vite dans la chambre de Manella. Il avait du mal à croire ce qu'il venait d'entendre. Comment Grave pouvait-il escalader la façade du château ?

Comment osait-il faire une chose pareille en sachant le marquis présent chez lui ? La porte était entrouverte. Il assura sa prise sur le pistolet.

Un silence total régnait et il se dit que Manella s'était trompée. Peut-être avait-elle fait un mauvais rêve ? C'est alors qu'il perçut un léger bruissement. Il poussa la porte et entra.

Le cadre de la fenêtre se dessinait parfaitement dans le clair de lune.

Un homme était en train de franchir le parapet. Il se déplaçait avec une telle aisance que le marquis comprit immédiatement qu'il s'agissait d'un expert. Ce n'était sûrement pas la première fois qu'il se livrait à ce genre d'exercice. L'intrus bondit silencieusement dans la pièce et resta accroupi.

Le marquis l'étudia un moment et, quand l'autre se redressa, passa à l'action. Il leva lentement son pistolet et fit feu. À cette distance, il aurait pu aisément l'atteindre en plein cœur ou à la tête. Mais il visa le bras et eut la satisfaction de constater qu'il avait fait mouche.

La fracas de la détonation explosa dans la pièce. L'homme, surpris et touché, hurla et eut un geste de recul. Perdant l'équilibre, il passa par-dessus le parapet. Sans se hâter, le marquis gagna la fenêtre. Une dizaine de mètres plus bas, l'homme, en qui il avait reconnu M. Grave, était étalé dans un massif de fleurs. La terre meuble avait amorti sa chute.

Sous les yeux du marquis, deux hommes jaillirent des fourrés. Ils soulevèrent le Français qui gémissait de douleur et le portèrent jusqu'à une voiture. Visiblement, ils n'étaient pas très rassurés. L'un d'eux grimpa sur le siège du cocher et lança les deux chevaux attelés à toute allure dans l'allée. Le marquis les surveilla jusqu'à ce qu'ils aient disparu.

Abandonnant son poste d'observation, il regagna sa chambre. À son entrée, Manella poussa un petit cri et se précipita vers lui :

- Vous n'avez rien? Vous n'avez rien? Ils ne vous ont pas blessé ?

Elle se jeta dans ses bras. Leurs regards se rejoignirent. Les yeux de Manella étaient sombres et agrandis par l'angoisse. Ses cheveux dorés étincelaient dans la lueur de la chandelle et ruisselaient sur ses épaules et sur son dos. Il l'attira brusquement à lui et ses lèvres s'emparèrent des siennes. Obéissant à une force irrésistible, il l'embrassa avec passion.

Il semblait à Manella que les deux s'étaient ouverts. Elle s'envolait vers un paradis dont elle ignorait jusqu'à l'existence. Le marquis la serrait contre lui, ses lèvres se faisaient plus exigeantes. Et elle, qui savait si peu de la vie, comprit vertigineusement en cette seconde que l'extase qui la soulevait était l'amour.

Oui, elle l'avait toujours pensé: l'amour ressemblerait à ce transport, ce bonheur sans limite.

Mais ce qu'elle éprouvait, ce sentiment merveilleux de se fondre, de ne plus faire qu'un avec le marquis, de lui appartenir maintenant et pour



toujours, elle n'aurait pu l'imaginer. Et tandis qu'il l'embrassait avec toute la fougue d'un amour neuf, la chambre, lui semblait-il, tournoyait autour d'elle. Elle n'était plus sur terre : elle volait.

Alors, le marquis se redressa.

- Que m'avez-vous fait ? demanda-t-il d'une voix rauque. J'ai tout fait pour empêcher que ceci n'arrive. Mais comment pouvais-je savoir, comment pouvais-je deviner que cette canaille tenterait de s'en prendre à vous ?

- L'avez-vous... tué ?

- Non, blessé seulement. Et je vous le promets, il ne reviendra pas.

- Je... j'ai cru qu'il voulait me tuer...

Connaissant Grave, le marquis pensait plutôt qu'il l'aurait enlevée. Il l'aurait réduite au silence de façon à ce qu'elle ne puisse raconter comment elle les avait mis en échec. Puis il l'aurait sans aucun doute droguée et enfermée dans une des nombreuses maisons de plaisir de Paris avec lesquelles il entretenait quelques accointances.

Mais il n'était pas question d'en parler à Manella. Elle ne comprendrait pas. Il la connaissait peu, depuis un jour à peine, mais il était certain que cette jeune fille ignorait tout du monde trouble dans lequel il avait lui-même évolué au cours de son séjour à Paris. Un monde qui, il le savait, l'attendait aussi à Londres.

- Vous êtes en totale sécurité, ma chérie, murmura-t-il.

- J'ai eu si peur... pour vous, murmura-t-elle. C'est Flash qui m'a prévenue du danger.

- Comment une chose pareille a-t-elle pu vous arriver, à vous, l'innocence même ?

Il l'embrassa à nouveau et ce fut encore plus merveilleux, si merveilleux qu'elle en suffoquait. Un petit cri inintelligible sortit de sa gorge. Elle enfouit son visage dans le cou du marquis. Avec une infinie tendresse, il la guida vers le lit. Puis il s'assit et l'attira contre lui.

- Maintenant, écoutez-moi, ma précieuse. Je ne puis risquer que cela se reproduise. Même si je suis persuadé que Grave va maintenant retourner à Paris et que nous ne le reverrons plus jamais, vous êtes beaucoup trop belle pour que je vous laisse errer toute seule de par le monde.

- Je ne tiens pas à errer davantage, dit-elle. Je... je voudrais rester ici... avec vous.

Le marquis sourit.

- Et c'est ce que je veux, moi aussi, dit-il, mais cela ne va pas être facile pour moi de prendre soin de vous et il va donc falloir que vous m'aidiez.

- Comment puis-je vous aider? s'étonna Manella.

Une contraction brusque crispa, le temps d'un éclair, les traits du marquis.

- Quand j'ai compris aujourd'hui à quel point je vous aimais, j'ai décidé de vous éloigner d'ici et d'essayer de vous oublier.

Manella poussa un petit cri d'horreur.

- Mais pourquoi... pourquoi vouliez-vous faire une chose pareille ?

Il resta silencieux un moment avant de répondre :

- Parce que vous êtes si jeune, si innocente, si pure. Je pensais que cela valait mieux pour vous.

- Je ne comprends pas.

Il hésita comme s'il cherchait les mots justes.

- Je vous aime ! Je vous aime comme je n'ai jamais aimé personne. En fait, pour dire la vérité, je n'ai jamais aimé personne avant vous.

Dans les yeux de Manella tremblait une lueur radieuse. Il poursuivit très vite :

- Mais, mon trésor, vous devez comprendre que je ne puis vous demander de m'épouser.

Elle se pétrifia.

- J'ai une responsabilité envers ma famille et envers mon nom. Je dois les respecter comme ils l'ont été depuis des siècles.

Manella l'écoutait avec une attention démesurée.

- Si un jour - et j'espère que ce jour sera le plus lointain possible - je dois me marier, il faut que ce soit avec quelqu'un que ma famille puisse accepter.

Manella avait l'impression qu'une main glacée lui pressait le cœur et en expulsait toute vie.

- Ce que j'ai donc décidé, enchaîna le marquis, c'est de vous protéger et de veiller sur vous et, bien sûr, mon bel amour, de vous aimer !

Elle ne répondit pas. Le silence s'éternisant, il reprit la parole :

- Je prendrai une petite maison pour vous à Londres où nous pourrons

être ensemble à chaque fois que cela sera possible. Je possède aussi quelques propriétés aux quatre coins du pays où personne ne posera la moindre question.

Il s'arrêta un instant comme si une nouvelle idée lui venait.

- Maintenant que je suis de retour chez moi et que la guerre est terminée, je prendrai le yacht de mon père ou alors j'en achèterai un autre pour vous emmener vers ces pays enchantés dont vous rêvez !

Il la serra encore un peu plus contre lui.

- Nous serons très heureux, mon amour, et je vous jure que plus jamais vous n'aurez besoin de travailler pour vivre. Je prendrai les dispositions pour que vous ayez assez d'argent pour le restant de vos jours.

Manella voulut répondre mais elle en fut incapable: il l'embrassait. Il l'embrassait comme si les projets qu'il venait d'élaborer l'avaient soulagé d'un poids, comme s'il était sûr d'avoir trouvé la solution qui assurerait son bonheur avec elle. Et il continua de l'embrasser jusqu'à ce qu'elle ne soit plus capable de la moindre pensée cohérente.

Pourtant, elle savait qu'elle devait réfléchir. Un millier de questions essayaient d'atteindre ses lèvres, mais l'extase que le marquis provoquait en elle était un invincible bâillon. Il n'y avait plus que lui et le merveilleux bonheur de le sentir si proche. Ses lèvres la retenaient prisonnière.

Longtemps, très longtemps plus tard, il la libéra pour murmurer d'une voix rauque :

- Je voudrais vous garder toute la nuit avec moi pour vous dire à quel point je vous aime.

Mais, mon amour, je sais que vous êtes fatiguée et choquée après ce qui vient de se passer.

Aussi, je vais vous renvoyer tout droit vous coucher! (Il l'embrassa sur le front.) Demain !

Demain, nous discuterons de nos projets. Nous devons être très prudents afin que personne ne se doute de ce qui se passe.

Il lui baisa les lèvres.

Puis, résolument, comme s'il se donnait un ordre militaire, il l'entraîna dans la petite entrée.

Il n'ouvrit pas la porte donnant dans le couloir mais une autre. S'emparant d'un chandelier, il précéda Manella dans une chambre à

coucher qu'elle n'avait encore jamais vue.

Elle était très vaste et magnifiquement meublée. Un immense lit à baldaquin en occupait le centre. Des rideaux de soie pendaient des montants dorés.

- C'était la chambre de ma mère, expliqua-t-il doucement. Vous serez en sécurité ici, mon amour, jusqu'à demain matin. Alors, je vous suggère de retourner dans votre chambre afin que personne ne soupçonne ce qui s'est passé.

Il n'attendit pas sa réponse et posa le chandelier sur la table de nuit. Puis il la reprit dans ses bras et l'embrassa avec une tendresse délicate, comme si elle était infiniment précieuse.

- Vous m'appartenez, dit-il avec douceur. Jamais, je ne vous perdrai.

Et avant que Manella n'ait pu réaliser, il avait quitté la pièce. Elle entendit la porte se refermer. Pendant plusieurs minutes, elle resta immobile, fixant devant elle le vide, là où, l'instant auparavant, se tenait le marquis, comme si elle devait se convaincre de sa disparition. Puis elle repoussa le couvre-lit de soie, ouvrit les draps de soie, s'y glissa.

Flash sentit que le calme était revenu, tournicota sur lui-même et s'installa confortablement au pied du lit. Manella ferma les yeux, tentant de rassembler ses idées. L'ivresse et l'extase que le marquis avait éveillées en elle la faisaient encore frissonner. Mais ses paroles aussi ne cessaient de résonner à ses oreilles. Elles se gravaient en elle en lettres de feu. Ce qu'il lui offrait était mal, et pour elle, révélait une vérité atroce: alors qu'elle l'aimait de tout son cœur et de toute son âme, lui n'éprouvait pas un amour aussi profond.

Elle ne désirait pas cet amour-là. Pour elle, l'amour justifiait tous les sacrifices. Elle voulait d'un amour total, absolu ; un amour pour lequel un homme était prêt à mourir. Un amour qui serait un don de Dieu.

Alors qu'elle gisait, encore toute tremblante, dans ce grand lit, elle jugeait les projets du marquis vulgaires et sans valeur. Ces propositions qu'il lui avait faites seraient apparues sans nul doute, aux yeux de sa mère, comme un péché. Et la mère du marquis, dans le lit de laquelle elle se trouvait, aurait pensé de même.

Je l'aime ! Je l'aime ! hurla-t-elle en silence.

Mais sa raison lui dit qu'il ne l'aimait pas. Un sanglot noua sa gorge, et des larmes ruisselèrent sur ses joues.

Il n'était pas cinq heures du matin quand Manella, suivie de Flash, descendit l'escalier de service à pas de loup. Elle traversa la cuisine vide et sortit de la demeure par la porte de derrière. Elle n'avait pas

dormi de la nuit, luttant sans relâche, partagée entre sa conscience et son cœur. Finalement, le souvenir de sa mère l'avait guidée et elle avait su quelle conduite adopter.

- Si je reste parce que je l'aime, s'était-elle dit, je devrai soit accepter les termes de sa proposition, soit lui révéler qui je suis.

Dans ce cas, obéissant à son honneur, il se sentirait obligé de l'épouser. Mais elle savait déjà qu'il n'avait aucunement l'intention de se marier, qu'il repoussait cette éventualité au jour «

le plus lointain possible ». Pour lui, l'épouser par honneur ne vaudrait guère mieux que d'avoir succombé au piège de la comtesse. L'honneur était, lui aussi, une drogue très puissante.

Les chandelles étaient très basses quand elle avait enfin pris sa décision.

- Flash... nous devons partir d'ici !

Réveillé en sursaut, le chien avait donné un violent coup de queue sur le tapis et elle avait voulu prendre cette manifestation pour une approbation. Les écuries étaient plongées dans l'obscurité. Elle savait qu'ici, il y aurait un laquais de garde. Elle longea les stalles à l'extérieur du bâtiment jusqu'à celle abritant Hero. Étrangement, le cheval était réveillé, comme s'il l'attendait. Elle pénétra dans le box et passa ses bras autour de son encolure.

Hero tourna gentiment la tête vers elle.

Elle n'eut aucun mal à trouver sa selle et sa bride suspendues au mur. Elle les lui passa d'une main experte et fixa les boucles. Puis, elle noua son ballot qu'elle n'avait pas oublié. Comme s'il était content de repartir en voyage, Hero piaffa et hocha la tête. Un profond silence régnait dans le bâtiment. La salle de repos du garçon d'écurie devait se trouver à l'autre extrémité. Elle l'avait aperçu : c'était un jeune garçon qui devait, sans nul doute, dormir à cette heure de la matinée.

Elle rangea ses chaussures de rechange dans les sacoches, y plaça le pistolet de duel de son père. Aussi rapidement et aussi silencieusement que possible, elle sortit Hero dans la cour.

Un bloc de monte se trouvait tout près de sa stalle. Elle se mit prestement en selle. Avec Flash courant près d'elle, elle gagna la sortie principale la plus proche. Les premiers rayons de soleil se frayaient un passage par-dessus l'horizon. Les étoiles pâlissaient.

Lorsqu'elle atteignit le bout de l'allée, elle se retourna pour contempler une dernière fois le château. Pendant une fraction de

seconde, elle se demanda pourquoi elle commettait la folie de partir. Elle pouvait vivre avec le marquis. Être avec lui, le voir et l'aimer de tout son cœur et de toute son âme, cela seul comptait. Mais si elle acceptait de rester avec lui dans ces conditions, il existerait toujours une barrière entre eux. Une barrière qui finirait pas devenir insurmontable.

Cette barrière, c'était lui qui la dressait car il estimait qu'elle n'était pas digne d'être sa femme. Et elle avait beau se dire que cela n'avait aucune importance, elle se rendait compte que, tôt ou tard, cela empoisonnerait leur amour.

Pour finir par le détruire.

Un dernier regard, vers ce château qui aurait pu devenir l'écrin de son bonheur... Puis, résolument, elle s'éloigna sur la route principale. Elle fuyait encore. Elle ne fuyait pas seulement le marquis mais aussi elle-même.

Elle fuyait son amour et son désespoir.

Elle emprunta des pistes étroites et tortueuses, mais traversa aussi plusieurs villages sans se soucier de savoir si on la remarquait. Seul le marquis occupait ses pensées. Chaque mètre qui l'éloignait de lui était une dague qui plongeait dans son cœur.

Pourtant, aveuglément, elle continuait sa route.

Le soleil était devenu brûlant. Hero et Flash tiraient la langue. Manella s'aperçut alors qu'elle se trouvait dans un village bien plus important que ceux qu'elle avait déjà traversés.

Sur la place centrale, au seuil d'une auberge apparemment très fréquentée, se tenaient plusieurs hommes portant des chapeaux haut de forme. Elle les regardait sans les voir lorsque, mal à l'aise soudain, elle prit conscience qu'ils l'observaient très attentivement.

Son cœur bondit dans sa poitrine. Celui qu'elle fuyait, c'était son oncle ! Mieux valait ne pas se faire remarquer. Elle lança Hero au trot, et dès qu'ils eurent dépassé le dernier cottage, elle quitta la route. Elle se lança dans un champ qui descendait en pente douce jusqu'à un rideau d'arbres. Elle espérait bien trouver une rivière au fond de cette vallée. Derrière un taillis de bouleaux argentés, elle eut la joie de trouver un petit cours d'eau scintillant.

Elle arrêta Hero et descendit de selle. Flash se jeta sans plus attendre dans la rivière, heureux de cette fraîcheur bienvenue. Manella conduisit sa monture au bord de l'eau.

Fatiguée et en nage, elle enleva sa toque de cavalière et la posa dans l'herbe. Elle allait à son tour se désaltérer dans la rivière quand elle entendit un bruit de sabots. Elle se retourna: un cavalier sortait du rideau d'arbres. Pendant un instant, elle ne distingua qu'une vague silhouette à contre-jour dans le soleil. Puis, quand il fut tout près, elle poussa un cri étranglé.

L'homme portait un masque noir sur le visage et il brandissait un pistolet. Arrivé devant elle, il immobilisa sans ménagement sa monture pour lancer d'une voix vulgaire :

- Ah, ah, v'ia ben juste c' qu'y m' faut ! Une belle bête ben fière !
- Horriifiée, Manella se précipita vers Hero pour prendre sa bride.
- Vous ne pouvez pas prendre mon cheval !

- Et qui c'est-y qui va m'en empêcher? J'aimerais ben y savoir ?  
s'esclaffa le brigand.

- Je vous donnerai de l'argent, dit Manella. Tout ce que je possède  
mais pas mon cheval. Il est à moi et je l'aime !

- Oh, j'l'aimerai ben moi aussi ! rétorqua l'homme. Allez, donnez-moi  
vot' argent et j' vous laisserai c'te vieille ganache en échange.

Il ne quittait pas Hero des yeux. Manella, elle, n'avait pas bougé.

- Donnez-moi ces rênes. J' risque ben d'changer d'avis et d'rien vous  
laisser du tout. Z'aurez pus qu'à marcher sur vos jolis p'tits pieds.

- Je ne vous laisserai pas faire !

- Et comment qu' vous allez m'en empêcher? ricana le brigand.  
J'aimerais ben l'savoir.

Même si elle hurlait, personne alentour ne l'entendrait. Il n'y avait pas  
d'issue. Quant au brigand, il avait eu le temps de réfléchir à ses  
paroles car, au bout d'un moment, il s'exclama:

- Bon, allez, donnez-moi l'argent! J'en ai ben plus besoin qu' vous.

- Seulement si vous me promettez de me laisser mon cheval ! Sinon, je  
ne vous donnerai rien ! répliqua-t-elle sur un air de défi.

L'homme éclata d'un rire sonore et déplaisant.

- J'ai ben b'soin d'un ch'val et j'ai ben b'soin d'argent. Bon,  
maint'nant, ça suffit ! Donnez-les-moi ou j' mets un peu d'plomb dans  
la carcasse de vot' chien !

Manella comprit qu'elle était vaincue. C'est alors qu'elle entendit les  
sabots d'un cheval lancé au galop. Un cavalier traversait le rideau  
d'arbres. Avant même qu'elle ne le distingue clairement, il avait dû  
apercevoir le brigand et comprendre ce qui se passait. Il tira un  
pistolet de ses fontes et, sans un coup de semonce, fit feu sur le  
brigand. Mais au bruit, le bonhomme s'était retourné. La balle lui frôla  
l'épaule. Il tira à son tour.

Les deux détonations explosèrent dans le silence. Les chevaux ruèrent.  
Le brigand faillit être désarçonné. Manella qui tenait toujours la bride  
de Hero fit de son mieux pour le calmer.

Quand elle leva les yeux, elle s'aperçut que le brigand, sans doute  
effrayé, éperonnait sa monture et s'enfuyait dans les bois. L'homme  
qui lui avait tiré dessus se lança à sa poursuite.

Quand il passa tout près d'elle, Manella vit avec horreur qu'il s'agissait  
de son oncle. Il oscillait d'une étrange façon sur sa selle tandis qu'il



s'enfonçait parmi les arbres.

Trop effrayée pour faire quoi que ce soit, ou même pour bouger, elle resta pétrifiée sur place à fixer l'endroit où les deux cavaliers avaient disparu. Puis un nouveau coup de feu retentit.

Hero hennit. Manella se serra contre lui. Alors, un troisième cavalier apparut, surgissant à son tour du rideau de bouleaux.

Le cœur de Manella fit un bond quand elle reconnut le marquis.

Il vint droit sur elle, au galop. Avant même que sa monture ne soit arrêtée, il avait bondi dans un nuage de poussière et se précipitait vers elle. Il la prit dans ses bras.

- Vous allez bien ? Vous n'êtes pas blessée ?

Pendant un instant, elle fut dans l'incapacité de répondre. Elle s'accrochait au marquis, sachant maintenant que Hero était définitivement sauvé. Elle savait aussi qu'elle tenait au marquis plus qu'à tout en ce monde, plus qu'à sa propre vie.

- Mon amour, ma douce! disait-il. Comment avez-vous pu m'abandonner ? Comment avez-vous pu partir ainsi ?

Il la serra contre lui avant de poursuivre :

- Pardonnez-moi, je vous en supplie. Pardonnez ma vanité et ma suffisance. Je sais à présent que je ne puis vivre sans vous et je veux vous épouser sur-le-champ.

Elle le fixa avec stupéfaction, ayant peine à croire qu'il prononçait les mots qu'elle désirait entendre par-dessus tout. Elle n'était pas tout à fait certaine de ne pas rêver. Ses yeux s'emplirent de larmes et ses lèvres se mirent à trembler. Le marquis, qui ne la quittait pas du regard, pensait que jamais femme n'avait été plus adorable.

Il se pencha vers elle avec une infinie douceur.

- Laissez-moi vous faire ma demande dans les formes. J'ai l'honneur, mon doux, mon précieux, mon parfait petit ange, de vous demander votre main.

Il avait mis toute la solennité nécessaire dans ses paroles mais, encore une fois, il fut incapable d'attendre sa réponse. Il l'embrassa avec fougue. Une seule question hantait l'esprit de Manella: tout cela était-il bien réel?

S'était-elle effectivement enfuie, le brigand l'avait-il réellement attaquée et terrorisée, le marquis était-il vraiment en train de lui demander sa main ?

Tout cela était trop extraordinaire.

Elle tremblait, se pressa encore un peu plus contre lui et fit alors une étrange découverte : il tremblait lui aussi. Il leva les yeux vers le ciel et murmura d'une voix changée :

- J'ai cru vous avoir perdue ! Je vous ai vue partir ce matin à l'aube et je n'arrivais pas à croire que vous me quittiez vraiment. Dans mon orgueil démesuré, je pensais que vous m'aimiez.

- Mais... je vous aime, fit Manella dans un souffle. Mais je pensais qu'il n'était pas bien de...

faire ce que vous proposiez.

- Et vous aviez absolument et parfaitement raison ! En vous voyant partir, j'ai compris que j'avais détruit mon unique espoir de réel bonheur.

Il l'embrassa à nouveau comme si les mots ne suffisaient plus à lui dire ce qu'il éprouvait pour elle. Leurs bras, leurs mains se nouèrent dans une étreinte passionnée. Puis Manella vit un cheval sortir du bois. Comme il approchait, elle ne put retenir une exclamation.

- C'est Magpie !

Le marquis se retourna pour découvrir qui était Magpie.

- Comment savez-vous son nom ? s'enquit-il. Ce n'est sûrement pas le cheval du brigand.

Magpie venait à leur rencontre et Hero hennit pour le saluer. Le marquis contemplait les deux bêtes alternativement et une lueur de compréhension passa dans ses yeux: les deux chevaux appartenaient à la même race.

Manella accueillit Magpie en lui flattant l'encolure. Ses rênes pendaient. Elle les noua à la selle.

Le marquis se contentait de l'observer puis il demanda :

- Puisque vous semblez connaître cet animal, pourriez-vous me dire à qui il appartient?

Elle prit une profonde aspiration.

- Il appartient à mon oncle, expliqua-t-elle. C'est lui que je fuis et si Magpie l'a désarçonné, je dois en profiter pour repartir immédiatement.

Sa voix était mal assurée. Elle ne cessait de lancer des regards éperdus vers les arbres. Mais son oncle n'apparaissait toujours pas. Alors, comme si elle comprenait subitement qu'il était désormais inutile d'avoir peur, elle revint vers le marquis.

- Voudriez-vous lui dire que... je vais rester avec vous et que... nous

allons nous marier ?

Elle s'exprimait d'une voix lente et hésitante comme si elle craignait encore que cela ne soit pas vrai.

- Je vais lui dire que vous m'appartenez, répondit le marquis. Et je ne puis imaginer qu'il s'opposera à notre mariage.

Dans un éclair, Manella songea que si elle épousait le marquis, son oncle n'oserait pas si facilement le faire chanter pour qu'il règle ses dettes. Mais elle n'osa en parler.

Elle n'avait qu'un unique souhait : que le marquis tienne son oncle à l'écart de sa vie.

Après la succession de chocs qu'elle venait de connaître, tout semblait encore tellement irréel ! Elle redoutait toujours, de façon tout à fait irrationnelle, d'être forcée d'épouser le duc de Dunster.

Mais une certitude s'était installée en elle, balayant tous ses doutes : le marquis l'aimait sincèrement. Il lui avait demandé de l'épouser sans connaître sa véritable identité.

Comme s'il lisait dans ses pensées, il reprit la parole d'une voix douce.

- Laissez-moi m'occuper de tout. Je vais aller voir ce qui est arrivé à votre oncle. Restez ici avec les chevaux.

Mais il ne put partir sans l'embrasser à nouveau. Sautant en selle, il disparut dans le bois.

Manella le suivit des yeux en murmurant une fervente prière de remerciement pour cet amour qu'elle avait cru perdu. Et en même temps, elle suppliait le ciel pour que son oncle ne se dresse pas entre eux. Pire que tout, il pouvait se conduire d'une façon tellement ignoble que le marquis risquait de regretter de l'avoir demandée en mariage.

- Seigneur... aidez-moi... aidez-moi! Maman ! supplia-t-elle. Le marquis m'aime sincèrement. ... Faites que rien ne vienne gâcher mon bonheur !

Magpie et Hero mâchaient paisiblement l'herbe grasse au bord de la rivière. Flash s'ébattait dans l'eau comme si rien sur cette terre ne pouvait le troubler. Instinctivement, Manella se dirigea vers les arbres derrière lesquels le marquis avait disparu. Elle priait toujours, terrifiée de le voir réapparaître en compagnie de l'oncle irascible. Après ce qui lui parut durer une éternité, elle le vit enfin revenir.

Le marquis était seul !

Tandis qu'il émergeait des arbres, elle n'osa regarder son visage de

peur de ce qu'elle pourrait y lire. Elle resta figée sur place à attendre.

Il vint jusqu'à elle, descendit de selle et la serra dans ses bras. Il la tint ainsi un moment mais il ne l'embrassa pas.

D'une voix méconnaissable, Manella finit par demander :

- Que... que s'est-il passé ?

- J'ai bien peur, mon amour, répondit le marquis, que votre oncle ne soit mort !

- M... mort?

- Le brigand l'a touché en plein cœur, expliqua le marquis. Et il avait une autre blessure à l'épaule. Sûrement quand la canaille a tiré la première fois.

Manella ferma les yeux et enfouit son visage dans la poitrine du marquis.

- Nous ne pouvons plus rien pour lui, assura calmement le marquis. Et je ne désire pas vous bouleverser avec ce spectacle. Nous ferions mieux d'aller directement rendre visite au chef constable qui est un ami de la famille pour lui dire ce qui s'est exactement passé.

- Vous... vous ne pensez pas qu'on devrait... déplacer le... le corps ?

- Non, dit fermement le marquis. Le voir ne ferait que vous troubler davantage. Et, comme je vous l'ai déjà dit, il n'y a plus rien à faire. La balle a traversé le cœur. Il a dû mourir sur le coup.

Sans attendre la réponse de Manella, il la souleva de terre et la hissa sur la selle de Hero.

S'emparant des rênes de Magpie, il sauta sur Tempest et reprit le chemin du village sans plus attendre.

Flash les suivit.

Pour la première fois depuis qu'elle était partie de chez elle, Manella ne fuyait plus et ce simple fait lui semblait révélateur, comme annonciateur de sa nouvelle vie.

Elle se tourna vers le marquis qui lui sourit.

- Je vous aime et je vous adore ! dit-il doucement. Et quand nous serons rentrés au château, je pourrai enfin vous montrer à quel point.

Elle lui rendit son sourire avant de lever les yeux vers le ciel.

Jamais le soleil n'avait été aussi éclatant, aussi radieux. Avec le marquis à ses côtés, elle avait l'impression de prendre le chemin du

paradis.

Au village, curieusement, il n'y avait plus grand monde dans les rues hormis une bande d'enfants qui jouaient sur la place centrale.

Elle eut la surprise de voir le marquis s'arrêter.

- Je veux vous remercier, leur dit-il, de m'avoir renseigné. Grâce à vous, j'ai retrouvé cette dame, et le brigand se trouvait bien là où vous me l'avez dit. Tenez, prenez cela pour acheter toutes les douceurs que vous voudrez.

De sa bourse, il sortit quelques pièces, donnant un demi-souverain à chaque petit enfant et une guinée d'or aux plus âgés. Les gamins contemplèrent les pièces comme s'il s'agissait de morceaux d'étoile. Ils en perdirent l'usage de la voix et oublièrent de le remercier.

Un peu plus loin, Manella ne put s'empêcher de remarquer :

- S'ils ne vous avaient rien dit, ce brigand m'aurait dérobé Hero.

- Votre oncle l'en aurait sans doute empêché, remarqua le marquis. Mais je ne comprends pas comment, avec un pistolet en main, il n'a pas été capable d'au moins le désarmer.

- Papa disait toujours qu'oncle Herbert était un très mauvais tireur! répondit Manella. Et il était contrarié que son frère préfère Londres à la campagne.

- Je ne pense pas avoir jamais rencontré votre oncle auparavant, nota le marquis.

Il n'ajouta pas que l'homme lui avait fait l'effet d'un sinistre individu et qu'il comprenait pourquoi Manella l'avait tant redouté. Un peu plus loin, le marquis s'arrêta.

- Le chef constable demeure près d'ici. Mon amour, vous devez à présent me dire le nom de votre oncle. Car je doute que Chinon soit votre vrai nom.

Elle eut un petit rire.

- Cela semble étrange et merveilleux, dit-elle, que vous vouliez m'épouser sans vraiment savoir qui je suis.

- En vous voyant quitter le château ce matin, j'ai compris que, même si vous étiez la propre fille de Satan, j'aurais encore désiré faire de vous ma femme pour la vie !

Le cœur de Manella s'emballa.

- Si vous saviez à quel point je suis heureuse !

- Maintenant, dites-moi qui vous êtes, ordonna le marquis, et le nom de votre oncle.

- C'était le septième comte d'Avondale, murmura Manella. Il était frère de mon père et a hérité du titre parce que j'étais fille unique. (Elle hésita avant de poursuivre :) Je l'ai fui parce qu'il était couvert de dettes et voulait me faire épouser un riche vieillard, le duc de Dunster.

Le marquis la fixa, ébahi.

- Mais... j'ai bien connu votre père quand j'étais enfant ! s'exclama-t-il. Mon père l'aimait beaucoup. Pourquoi ne m'avez rien dit ?

Manella détourna le regard sans répondre.

- Je comprends, fit le marquis. Comme vous vouliez vous cacher, vous avez pris un nom français.

- C'était le nom de ma grand-mère, expliqua-t-elle.

- Et quand je vous ai offert ma protection, poursuivit le marquis comme si tout s'éclairait subitement, vous avez pensé que je ne vous aimais pas vraiment.

À nouveau, Manella ne pouvait rien répondre.

- J'ai été incroyablement stupide de ne pas deviner qu'une femme aussi parfaite que vous ne pouvait qu'être issue d'une famille égale à la mienne !

Il observa une pause avant de reprendre :

- Je puis seulement dire que j'ai honte de moi. De mon manque de perspicacité, de mon aveuglement. J'aurais dû comprendre immédiatement à quel point vous êtes unique et merveilleuse. J'aurais dû savoir sur-le-champ que, sans vous, ma vie ne pouvait être heureuse.

Émue aux larmes, Manella poussa un long soupir.

- Je vous en prie... N'en parlons plus. Je vous aime et maintenant que je sais que vous m'aimez, j'ai l'impression que je pourrais m'envoler comme un oiseau. (Elle se tut un instant.) Je... je voudrais oublier toutes ces choses effrayantes et déplaisantes.

- Comptez sur moi. Je me charge de vous les faire oublier à tout jamais !

Bien plus tard, cette nuit-là, Manella s'allongea une nouvelle fois dans le lit doré à baldaquin qui avait toujours été occupé par les dames de Buckingham. Elle attendait son mari - et elle avait encore du mal à y croire.

Le marquis avait tout réglé avec une facilité déconcertante. Il avait commencé par rendre visite au chef constable qui l'avait rassuré : ils n'avaient pas à s'inquiéter ou à se soucier de quoi que ce soit. Il enverrait ses propres hommes chercher le corps du comte pour le ramener à l'église d'Avondale. Il veillerait aussi à commander les funérailles.

Et sur le chemin du retour, le marquis avait déclaré :

- Savez-vous, mon amour, qu'il serait plus judicieux de nous marier sur-le-champ ? Et même, dès ce soir.

Manella lui avait lancé un regard stupéfait et il s'était expliqué :

- Votre oncle, aussi repoussant qu'il semble avoir été pour vous, est devenu, après la mort de votre père, le chef de famille. Il faudra annoncer la nouvelle à vos parents, à vos relations, au cas où ils désireraient assister aux obsèques...

Il s'interrompit un instant avant de poursuivre :

- Ce qui veut dire que nous ne pourrons pas être seuls ensemble avant un bon moment. Pour obéir aux convenances, il nous faudra respecter un assez long deuil. Nous ne pourrons nous marier avant plusieurs mois.

- Je... je ne veux pas vous quitter, dit doucement Manella.

- Voilà quelque chose que je ne permettrai jamais. Je possède, comme vous le savez déjà, une chapelle privée. Le vicaire de ma paroisse est mon chapelain. Il m'est possible de prendre épouse sans autorisation spéciale.

Manella n'ignorait pas que cette autorisation était nécessaire dans la plupart des chapelles.

Certaines d'entre elles, comme celle de Mayfair, en étaient dispensées. De nombreuses cérémonies y étaient donc célébrées. Tandis qu'ils chevauchaient côte à côte, le marquis lui avait pris la main.

- Acceptez-vous de m'épouser aujourd'hui, ma chérie ? Dans le cas contraire, il nous faudrait beaucoup attendre avant de pouvoir partir en lune de miel.

Ses doigts serraient les siens, sollicitant sa réponse.

- Je serai heureuse de vous suivre n'importe où. Au sommet de la plus haute montagne, au fond de l'océan le plus profond.

Il éclata de rire.

- Je ne puis vous promettre un voyage au fin fond des mers mais je

vous emmènerai certainement jusqu'aux Indes ou dans tous les endroits où il vous plaira de m'entendre vous jurer mon amour. Je suis d'ailleurs certain que nous avons déjà visité ces endroits dans une autre vie.

- Je le crois aussi, remarqua Manella avec surprise. Je n'aurais jamais pensé rencontrer quelqu'un qui partage la même conviction.

- Nous pensons de la même manière, notre amour est identique et nous ne sommes qu'une seule et même personne...

Le château apparut au détour de la route.

- Vous n'ignorez pas, dit soudain Manella, que j'ai emporté très peu de vêtements avec moi.

J'ai peur que vous ne me trouviez guère élégante. La comparaison n'est pas très flatteuse pour moi avec toutes ces... dames qui ont su si bien vous divertir à Paris et à Londres.

- Quoi que vous portiez, vous êtes merveilleuse et je ne verrai rien d'autre que vos yeux et vos lèvres. Cela dit, j'ai bien l'intention d'envoyer Watson à Londres dès demain. Les meilleurs stylistes de la capitale devraient d'ici peu nous présenter leurs plus beaux modèles.

Vous n'aurez que l'embarras du choix.

- Vous pensez réellement qu'ils viendront jusqu'ici ? s'étonna-t-elle.

- Je serais surpris qu'ils manquent pareille occasion! observa le marquis, les yeux pétillants de malice.

- Bien sûr, se reprit-elle, s'apercevant qu'elle avait oublié l'évidence. Vous êtes un homme si important...

Le marquis songea qu'aucune autre femme n'aurait oublié ce « détail » mais il comprenait Manella. Elle l'aimait simplement comme un homme et non pour ce qu'il représentait. Et c'était exactement ainsi qu'il désirait être aimé. Quant à lui, il l'aimait car il n'avait jamais rencontré quelqu'un comme elle. Elle était pure, intacte et, autant qu'il était possible sur cette terre, parfaite.

Lorsqu'ils furent au château, il la conduisit directement dans la chambre de sa mère.

- Cette pièce est la vôtre, désormais, dit-il. Mon amour, nulle comtesse n'a jamais été aussi belle que la première marquise.

- Si vous me trouvez belle, murmura Manella, alors plus rien ne compte.

Il l'embrassa tendrement avant de la quitter.



La bonne Mme Franklin, en apprenant la nouvelle du mariage, porta la main à son cœur.

Quel choc, Seigneur ! Puis elle se précipita dans la chambre et, avec un enthousiasme sincère, fit de son mieux pour aider Manella à tenir son rôle de jeune promise. Elle se lança dans les préparatifs, donna des ordres à toute la maisonnée, s'occupa des fleurs et des vêtements. Elle était vraiment heureuse.

Le chapelain arriva à six heures trente.

Manella arborait, sur sa robe de mousseline blanche toute simple, un magnifique voile en dentelle de Bruxelles et une tiare de diamants : celle-là même qu'avaient portée les six dernières comtesses. Elle tenait d'une main tremblante son bouquet, composé d'orchidées et de lilas venus tout droit de la serre. Et les mêmes fleurs décoraient la chapelle.

La cérémonie se déroula dans la plus stricte intimité : leurs seuls témoins furent Mme Franklin et M. Dobbins. Et Flash, bien sûr ! Tout trois étaient à l'évidence ravis de l'honneur qui leur était fait ! Certes, Flash se montra parfois un peu distrait, mais personne n'en prit ombrage. Dans l'étrange atmosphère de cette chapelle presque déserte, Manella eut l'impression que seuls les anges assistaient à son mariage.

Après la cérémonie, on conduisit Manella dans son boudoir, une très jolie pièce qu'elle n'avait encore jamais visitée. Trois immenses fenêtres baignaient de lumière les nombreux trésors accumulés par les précédentes châtelaines. Là aussi, on avait inondé les murs et les meubles d'orchidées et de lilas. Les jardiniers avaient dû se livrer, dans la serre et les jardins, à une impitoyable razzia.

On leur servit du Champagne et un dîner léger. Manella devina qu'il avait été réalisé avec d'immenses difficultés - mais avec le plus grand soin - par Bessie et Jane, aidées sans nul doute par toute la maisonnée. Ce n'était pas de la cuisine française mais n'en demeurait pas moins excellent. Pour le marquis et Manella, tout ce qu'ils avalaient leur semblait nourriture des dieux.

Puis le marquis l'avait accompagnée dans la chambre à coucher, et s'était excusé d'avoir à se retirer quelques instants.

Il revenait vers elle. Manella avait enlevé son voile et sa tiare. Sans mot dire, le regard lourd, le marquis défit les épingles retenant sa chevelure qui roula sur ses épaules.

Il la prit dans ses bras, l'embrassa. Et à nouveau il parut à Manella que le sang brûlait ses veines. Les boutons de sa robe cédèrent l'un après l'autre sous les doigts impatients mais si tendres du marquis. Il ne cessait de l'embrasser. La robe tomba dans un froissement souple

d'étoffe légère. Il s'écarta d'elle.

- Allongez-vous dans votre lit, ma merveilleuse épouse.

Elle lui obéit. Il s'assit auprès d'elle et la contempla, sans fausse honte.

- Êtes-vous réelle ?

- C'est ce que j'allais... vous demander, murmura Manella. J'ai tellement peur que tout cela ne soit qu'un rêve ! Il me semble parfois que je vais m'éveiller, et découvrir que je suis toujours en fuite... qu'oncle Herbert me poursuit encore pour me faire épouser ce vieux duc !

- Non ! Vous êtes ma femme désormais ! Et si je sais que je suis le premier homme à vous avoir jamais embrassée, je sais tout aussi sûrement qu'il n'y aura pas d'autre homme dans votre vie.

Il se glissa à ses côtés et l'enlaça tendrement.

- Mon amour pour vous est si fort, si impétueux que j'ai peur de vous effrayer ou de vous faire mal.

Le marquis caressait son épaule et cette main posée sur sa peau fit courir sur le corps de Manella un frisson délicieux, si troublant... Il embrassait ses yeux, ses joues, sa bouche, son cou, ses seins, s'extasiait de leur douceur... Elle ne voyait plus qu'une lumière tiède et radieuse pourtant... Sans doute arrivait-elle au Paradis ?

Elle sentit la chaleur du soleil et l'éclat des étoiles, et le rayon blanc de la lune. Elle n'était plus elle-même, emprisonnée dans les limites de son corps. Elle était paysage, continent; elle était le ciel et l'immensité rayonnante. Et tandis que le marquis la faisait sienne très tendrement, très amoureux, ils s'élançaient ensemble vers les sommets du bonheur.

**Fin**